
U d'/of OTTAWA
39003002543030

4-7-41

NOUVEAUX CHANTS

DU SOLDAT

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B.

PAUL DÉROULÈDE

NOUVEAUX CHANTS
DU
SOLDAT

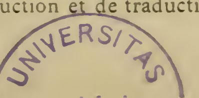
> Et toutes fois entre mes amers gousts, je trouve un assouagement et une sustance à merveilles grande, en une herbe appelée mémoire, qui est celle seule qui me fait oublier peines, travaux, misères et afflictions, et prendre plume, et employer encre, papier et tems, tant pour moy désennuyer, comme pour accomplir et achever (si Dieu plaist) mon emprise.
>
> *Mémoires de messire* OLIVIER DE LA MARCHE.

CENT-SIXIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1886



A MES CAMARADES

DE L'ARMÉE

PAUL DÉROULÈDE.

Janvier 1875.

A MA MÈRE

À MA MÈRE

Eh bien, oui! si puissant que soit le ridicule,
Si mauvais air qu'on ait à bien parler de soi,
C'est assez qu'on hésite, et trop que l'on recule,
Lorsque l'orgueil est juste et que le cœur est droit
Oui ! cette femme, au cœur français, à l'âme fière,
Qui mena vaillamment ses deux fils aux combats,
Oui! cette femme-là, cette femme est ma mère.

Et c'est mon frère et moi qu'elle a créés soldats.

Quels sarcasmes d'ailleurs effraieraient ma franchise.
Ceux-là seuls me liront pour lesquels seuls j'écris;
Et mes vers ne vont pas, comme un jouet qu'on brise,
Des mains des esprits forts aux mains des beaux esprits
Non, non! tous ces récits pleins de deuils et de larmes,
Moins écrits que pensés, moins pensés que vécus,
S'en vont toujours tout droit, marchant toujours en armes,
De ceux qui sont conquis à ceux qui sont vaincus.
Et c'est devant ceux-là, mère, que je t'honore,
Devant eux qu'à genoux je tends vers toi les bras,
Et que, d'un accent fier comme un clairon sonore,
Je viens jeter ton nom, ma mère, à mes soldats.
Je veux leur révéler ton cœur et ton courage.
Ils disent que tes fils ont fait tout leur devoir :
Le devoir qu'ils ont fait, mère, c'est ton ouvrage,
L'honneur qu'ils en ont eu, c'est toi qui dois l'avoir.
Ils ne sont pas partis furtifs pour les batailles,
S'arrachant sans adieux à des bras révoltés,
Ils ne t'ont pas volé le sang de tes entrailles,
C'est toi, mère, c'est toi, qui leur as dit : « Partez
» Partez, ils sont vaincus les soldats de la France!
» Mon cœur pour conquérir ne vous eût pas prêtés,

» Ce n'est plus la conquête, enfants, c'est la défense.
» Le sol est envahi, je vous donne; partez! »

Hélas! si tous les fils étaient partis de même;
S'ils étaient tous partis les fils, même autrement!
Mais à combien, sans voir l'horreur de leur blasphème,
Les mères ont soufflé : Ne te bats pas, crois-m'en!
Et combien les croyaient qui n'étaient pas crédules!
Ah! pauvre armée! on va t'insultant à l'envi,
On dit que tu trahis lorsque tu capitules :
Comment dis-tu qu'ont fait ceux qui n'ont pas servi?

Certe, il en est venu que leurs mères en larmes
Avaient éperdument bercés dans leurs frayeurs;
S'ils furent bon Français malgré ces cris d'alarmes,
Ah! comme un cri d'espoir les eût rendus meilleurs!
Quel souffle ardent aurait transfiguré leur être!
— Quand les cœurs sont vaillants, les corps sont aguerris.
Comme ils auraient marché, lutté! vaincu peut-être!...
Ah! que de vrais soldats les mères nous ont pris!

Et qu'elles ne croient pas que vraiment maternelles
Leur faiblesse du moins s'est payée en amour
Les larmes du départ n'ont pas coulé pour elles,

Elles n'ont pas connu les larmes du retour.
Qu'elles ne disent pas, qu'elles n'osent pas dire,
O ma mère, insultant ta tendresse et ta foi,
Qu'en nous faisant soldats tu n'étais pas martyre,
Que tu nous a donnés sans rien donner de toi.
Hélas! c'est à te voir tant souffrir, pauvre femme,
Que j'entrevois quel deuil cachaient tous tes efforts
Tes deux enfants partis t'avaient emporté l'âme.
Tes deux enfants blessés auront brisé ton corps.

Et voilà que vieillie et qu'infirme avant l'heure,
Ta main tremble à jamais, qui n'a jamais tremblé;
Voilà qu'encor plus haute et que toujours meilleure
L'âme seule est debout dans ton être accablé...
Tu sentais tout cela pourtant à l'heure sainte
Où tes yeux dans nos yeux mettaient ta volonté.
Tu le sentais sans peur, tu t'en ressens sans plainte,

Et c'est pourquoi j'en puis parler avec fierté.

II

EN AVANT!

II

EN AVANT!

Le tambour bat, le clairon sonne;
Qui reste en arrière?... Personne!
C'est un peuple qui se défend.
En avant!

Gronde canon, crache mitraille!
Fiers bûcherons de la bataille,

Ouvrez-nous un chemin sanglant!
En avant!

Le chemin est fait : qu'on y passe!
Qu'on les écrase, qu'on les chasse!
Qu'on soit libre au soleil levant!
En avant!

Allons! les gars au cœur robuste,
Avançons vite, et visons juste,
La France est là qui nous attend.
En avant!

Leur nombre est grand dans cette plaine:
Est-il plus grand que notre haine?
Nous le saurons en arrivant.
En avant!

Leurs canons nous fauchent? Qu'importe,
Si leur artillerie est forte,
Nous le saurons en l'enlevant.
En avant!

Où nous courons ? où l'on nous mène?
Et si la victoire est prochaine,
Nous le saurons en la trouvant.
En avant !

En avant! tant pis pour qui tombe,
La mort n'est rien. Vive la tombe,
Quand le Pays en sort vivant.
En avant!

III

SUR LA JEANNE D'ARC

DE FRÉMIET

III

SUR LA JEANNE D'ARC

DE FRÉMIET

Ah ! peuple injuste ! Ah ! foule étrangement frivole,
Qui, devant ce bronze pieux,
Méconnaissant la sainte et cherchant une idole,
N'y voit pas plus loin que tes yeux !

Qu'un troupeau de soudards, que l'instinct seul entraîne,
Et dont la force fait le droit,

Raille cette effigie où l'âme est souveraine,
Mais toi, mon pauvre peuple, toi!

Toi de qui c'est le rôle et dont c'était la gloire
De servir l'Idée en soldat,
As-tu donc, ignorant, mal connu cette histoire,
L'as-tu donc oubliée, ingrat?

D'où viennent-ils ces mots que ton dédain murmure?
Que blâmes-tu, triste moqueur?
Et qu'espérais-tu donc trouver sous cette armure.
Qu'un être faible, et qu'un grand cœur?

Comment peux-tu passer devant cette œuvre fière
Qu'il ne tressaille au fond de toi
De ces élans subits qui sont de la prière,
De ces vœux qui sont de la foi.

Tu ne comprends donc pas que ton reproche même
Est un éloge triomphant,
Et que c'est un portrait, tout autant qu'un emblème,
Cette héroïne au front d'enfant.

Tu ne comprends donc pas que cet être qui plane,
 Ce bras levé, ces yeux ravis,
C'est elle, c'est la sainte et grande Paysanne,
 Ta Paysanne, ô mon Pays !

Ah ! quel présage ardent que cette époque sombre,
 Quel avenir que ce passé !
Quand vaincu par la force et broyé sous le nombre,
 Ce peuple gisait terrassé ;

Et que le croyant mort, et que s'en croyant maître,
 L'enroulant de son noir drapeau,
L'étranger avait fait un tombeau pour l'y mettre,
 Jeanne a surgi de ce tombeau ;

Et, qu'embrasant les cœurs à son âme immortelle,
 La gloire au front, bannière en main,
Elle a détruit par nous et chassé devant elle,
 Tous nos vainqueurs de grand chemin.

Car l'éternelle histoire est là qui recommence :
 Ces jours-là, ce sont ces jours-ci ;

C'est un autre étranger, mais c'est la même France,
Et c'est le même peuple aussi.

Ce peuple, qu'un frisson de vertige terrasse,
Que ranime un rayon d'espoir,
Qui faible par accès, reste vaillant par race,
Et perdant tout, peut tout ravoir.

Et reîtres d'Allemagne ou routiers d'Angleterre,
Archers saxons ou lansquenets,
Quel que soit le vainqueur qui détienne sa terre,
La France retourne aux Français;

Si longtemps que son pied pèse sur notre tête,
Si long que soit le châtiment,
En vain le conquérant l'appelle la conquête,
L'histoire est là qui le dément!

Laissons donc railler ceux qui, prompts à se distraire,
Sont lents à plier les genoux;
Laissons la foule aveugle ignorer sa guerrière,
Nous, les vaincus, prosternons-nous!

Et vouant notre espoir, consacrons notre haine,
Consacrons nos cœurs recueillis
A Jeanne la Française, à Jeanne la Lorraine,
La patronne des envahis !

IV

LE BON GITE

IV

LE BON GITE

Mirebeau, 1871

Bonne vieille, que fais-tu là ?
Il fait assez chaud sans cela,
Tu peux laisser tomber la flamme.
Ménage ton bois, pauvre femme,
Je suis séché, je n'ai plus froid.

Mais elle, qui ne veut m'entendre,
Jette un fagot, range la cendre :

« Chauffe-toi, soldat, chauffe-toi. »

Bonne vieille, je n'ai pas faim.
Garde ton jambon et ton vin ;
J'ai mangé la soupe à l'étape.
Veux-tu bien m'ôter cette nappe !
C'est trop bon et trop beau pour moi.

Mais elle, qui n'en veut rien faire,
Taille mon pain, remplit mon verre :

« Refais-toi, soldat, refais-toi. »

Bonne vieille, pour qui ces draps?
Par ma foi, tu n'y penses pas !
Et ton étable? et cette paille
Où l'on fait son lit à sa taille ?
Je dormirai là comme un roi.

Mais elle, qui n'en veut démordre,

Place les draps, met tout en ordre :

« Couche-toi, soldat, couche-toi ! »

— Le jour vient, le départ aussi. —
Allons ! adieu... Mais qu'est ceci?
Mon sac est plus lourd que la veille...
Ah! bonne hôtesse! ah ! chère vieille,
Pourquoi tant me gâter, pourquoi?

Et la bonne vieille de dire,
Moitié larme, moitié sourire:

« J'ai mon gars soldat comme toi ! »

V

JUDEX VINDEX

V

JUDEX VINDEX

Qu'ils invoquent pour nous la haine séculaire,
Qu'ils croient par la vengeance excuser le trafic,
Soit ! leur chasse aux gros sous traduit bien leur colère;
Que notre passé même ait de quoi leur déplaire,
Soit encore ! Iéna dépasse trop Leipsick.

Mais quelle haine alors invoquer contre Vienne?
Pourquoi sur les Danois porter cette fureur ?
Et qu'Hanovre, qu'Hambourg, que Francfort se souvienne,
Ils ont sur eux aussi senti la dent prussienne,
Les bons impériaux de ce bon empereur.

En vain pour ennoblir leur métier de pirate,
Ces reîtres vont parlant Justice et Talions,
Ils se donnent en vain ce rôle qui les flatte:
Non ! ils ont beau porter des griffes sous leur patte,
Non ! ces carnassiers-là ne sont pas des lions !

Non, non ! quand la vengeance est un jeu qui profite ;
Quand le patriotisme est fait d'avidité ;
Quand c'est la faim qu'on fuit ; quand c'est le froid qu'on quitte ;
Quand pour trouver ailleurs bon souper et bon gîte,
On se rue au travers du monde épouvanté,

Non ! quel que soit le chef auquel on s'inféode,
Encore qu'un drapeau vous donne un air guerrier :
De tels exploits n'ont plus de nom que dans le code,
Et l'Histoire inscrivant ce sanglant épisode,
Voyant l'or dans leurs mains en ôte le laurier.

VI

CHANSON

VI

CHANSON

Dans la France, que tout divise,
Quel Français a pris pour devise
Chacun pour tous, tous pour l'État
Le Soldat.

Dans nos heures d'indifférence,
Qui garde au cœur une espérance
Que tout heurte et que rien n'abat,

Le Soldat.

Qui fait le guet quand tout sommeille,
Quand tout est en péril qui veille,
Qui souffre, qui meurt, qui combat?

Le Soldat

O rôle immense! O tâche sainte,
Marchant sans cris, tombant sans plainte,
Qui travaille à notre rachat?

Le Soldat

Et sur sa tombe obscure et fière,
Pour récompense et pour prière
Que voudrait-il que l'on gravât?

Un Soldat.

VII

FRAGMENT

VII

FRAGMENT

. . . .

. . . .

Sans doute, nous aussi, nous sabrions l'Histoire;
Nous mettions, nous aussi, l'univers aux abois.
Mais dictés en soldat et signés la main noire,
Nos traités de vainqueurs sentaient encor la gloire,
Et les droits des vaincus restaient toujours des droits.

Sans doute, nous broyions les peuples dans nos courses.
Mais du grand Charlemagne au grand Napoléon
Jamais soldat n'a pris les guerres pour ressources;
Nos abatteurs de rois ne coupaient pas les bourses.
— Et les voleurs n'ont pas de place au Panthéon! —

VIII

COLLOQUE

VIII

COLLOQUE

LE CAPITAINE

Viens çà, conscrit, qu'on t'examine.
D'où viens-tu? quel est ton état?
Sais-tu l'honneur qu'on te destine?
Connais-tu ce mot : « Discipline? »
Comprend-tu ce titre : Un soldat.

Mais ne fais pas si triste mine,
Voyons, viens çà, qu'on t'examine.
D'où viens-tu? Quel est ton état?

LE CONSCRIT

Ma foi, monsieur le capitaine,
Moi, je suis vigneron chez nous;
Mon chez nous c'était la Touraine
Je vivais là, sans peur ni peine,
Aimant chacun, aimé de tous...
Et puis voilà que l'on m'emmène.
Et moi, monsieur le capitaine,
Moi, je suis vigneron chez nous.

LE CAPITAINE

Qu'a donc la chose qui t'étonne?
Que vois-tu là qui soit mauvais?
Quel que soit le nom qu'on vous donne
Tourangeaux, Picards, Béarnais,
L'armée est la grande patronne
Qui vous baptise tous Français.
Qu'a donc la chose qui t'étonne?
Que vois-tu là qui soit mauvais?

LE CONSCRIT

Mais, j'y vois de mauvais la guerre,
La guerre qui ne me plaît point,
Le danger qui ne me plaît guère.
Quand le pauvre fils de ma mère,
Vivait paisible dans son coin,
La France en fait un militaire...
Ah ! j'y vois de mauvais la guerre,
La guerre qui ne me plaît point!

LE CAPITAINE

Ainsi, voilà leur espérance!
Voilà pourquoi le cœur leur bat.
Parlez-leur haine et délivrance,
Il s'agit bien de tout cela :
Plus de guerre! plus de combat!..
Que ne disent-ils, plus de France!
Ainsi, voilà leur espérance,
Voilà pourquoi le cœur leur bat.

Ah! front étroit, pauvre cervelle,
Qui n'as rien compris, ni rien vu,
Qui, lorsque le pays t'appelle,

Marchande ton sang de vaincu !
La guerre te déplaît, dis-tu,
Et l'invasion te plaît-elle ?
Ah ! front étroit, pauvre cervelle,
Qui n'a rien compris, ni rien vu !

LE CONSCRIT

Mais ne peut-on livrer bataille
Sans que nous allions aux combats ?
N'avez-vous pas d'autres soldats ?
Ma vigne a besoin qu'on la taille,
Mon père se fait vieux là-bas.
Ah ! pourquoi diable ai-je la taille ?
Ne saurait-on livrer bataille
Sans que nous allions aux combats

LE CAPITAINE

Sais-tu que ce que tu regrettes
C'est le temps où tu n'étais rien
Où ni soldat, ni citoyen,
Du festin n'ayant que les miettes,

Sans devoir, sans droit, sans soutien,
Le servage courbait vos têtes.
Sais-tu que ce que tu regrettes,
C'est le temps où tu n'étais rien?

Prends garde, paysan, prends garde !
C'est un honneur que de servir.
Le jour où, voulant t'affranchir,
Le Pays s'est mis sous ta garde,
Il a cru noblement agir.
Porte noblement sa cocarde,
Ou sinon, paysan, prends garde !...
C'est un honneur que de servir.

LE CONSCRIT

Mon bon monsieur le capitaine,
Ne vous fâchez pas pour cela,
Je parle comme on me parla ;
J'ai mal dit, la chose est certaine,
Mais j'ignorais tous ces mots-là,
Pour savoir, il faut qu'on apprenne.
Mon bon monsieur le capitaine,
Ne vous fâchez pas pour cela.

LE CAPITAINE

Approche ici, que l'on t'instruise.
Lis ces deux mots sur cette croix :
— Patrie, Honneur, — c'est la devise.
Ce sont tes devoirs et tes droits,
Et ce vieux drapeau que tu vois
C'est la robe de la Payse.
Approche ici, que l'on t'instruise,
Lis ces deux mots sur cette croix.

LE CONSCRIT

A vous parler sans menterie,
Je ne suis pas un grand docteur.
Je n'ai jamais lu de ma vie,
Peut-être est-ce là le malheur,
Et qu'en comprenant la Patrie,
J'aurais aussi compris l'Honneur?
Mais à parler sans menterie,
Je ne suis pas un grand docteur.

LE CAPITAINE

Que n'as tu su plus tôt le dire,

Je t'aurais pardonné plus tôt!
La grande école du Drapeau
Saura te former et t'instruire.
Conscrit, nous t'apprendrons à lire,
Mal d'ignorant, n'est pas défaut.
Que n'as-tu su plus tôt le dire,
Je t'aurais pardonné plus tôt!

IX

STANCES

IX

STANCES

I

— Peut-être ont-ils bien fait d'avoir été féroces,
La rage eût été courte et son transport banal ; —
Mais l'horrible conquête avec ses lois atroces,
Mais des Français marqués Prussiens à coups de crosses.....
Peut-être ont-ils bien fait de nous faire ce mal !

II

Et ce n'est pas ici ma douleur qui blasphème;
Ce n'est pas le soldat qui rêve de combats;
C'est mon suprême espoir qui jette un cri suprême.
Oui, Lorrains que je pleure, Alsaciens que j'aime,
Nous ne marchons ici que pour aller là-bas.

III

Et que l'idée en soit douce à votre souffrance,
— Bon pays de soldats, si fertile en héros, —
Vous restez bien Français, car vous servez la France,
C'est dans votre prison que naît sa délivrance,
C'est son astre qui monte à travers vos barreaux.

IV

Oui! c'est vous qui rendez une âme à la Patrie,
Vous êtes son retour au devoir déserté,
C'est en vous qu'elle croit, c'est pour vous qu'elle prie.
C'est à vous voir saigner des coups qui l'ont meurtrie
Qu'elle a dans ses remords retrempé sa fierté.

V

Mais, fils du sol gaulois mis en terre prussienne,
— Étranges exilés envahis par l'exil! —
Frères d'Alsace, et vous, frères de la Lorraine,
Gardez-nous bien l'amour, gardez-leur bien la haine :
Vous êtes notre deuil, devenez leur péril!

VI

Car rapide ou tardive, elle viendra notre heure.
Le Dieu, qui nous frappant ne nous a pas détruits,
Veut que ce peuple souffre, il ne veut pas qu'il meure;
Et les larmes de sang que notre haine pleure,
Coulent, torrent sacré, jusqu'au cœur du Pays!

X

LA BELLE FILLE

X

LA BELLE FILLE

Sur la grand'place du village
Nous passâmes tambour battant.
Lors, j'aperçus à mon passage
Belle fille au riant corsage
Qui nous criait : « Soldats, courage!
Et moi, c'ai-je fait dans l'instant,

« Du courage? Ah! j'en aurais tant
» Si je baisais ce beau visage! »
Et pour lors elle, m'avisant,
Me tend la joue et dit : « Prends-en. »
J'en aurais bien pris davantage,
Mais sur la place du village
Nous passâmes tambour battant.

J'ai repassé par cette place! —
Las! hélas! tout était perdu!
L'ennemi nous donnait la chasse,
Et je marchais la tête basse,
Col levé, képi rabattu.
Mais elle, qui m'a reconnu :
« C'est donc pour ça qu'on les embrasse?
» Rends-le moi, mon baiser, vaincu! »
Et lors me sautant à la face
La belle fille m'a mordu...
Ah! les tambours n'ont plus battu
Quand j'ai repassé par la place.
Las! hélas! tout était perdu!

XI

OTHONIEL

XI

OTHONIEL

. . . .

8. Et le Seigneur, irrité contre Israël, le livra entre les mains de Khysânn, roi de Mésopotamie.....

9. Mais ils crièrent vers le Seigneur qui leur suscita un vengeur, Othoniel, fils de Cenès.....

(Les Juges, CH. III.*)*

I

Or, Khysânn étant roi de Mésopotamie,
Le Seigneur d'Israël lui livra les Hébreux :
Sous l'instinct réveillé l'âme était endormie,
Or le blé qu'ils semaient ne poussa plus pour eux.

II

Ce ne fut plus pour eux que les cuves de chêne
Remplirent leurs flancs noirs du jus noir des raisins;
Et les troupeaux menés à la source prochaine
Ne paissaient plus pour eux sur les coteaux voisins.

III

Ils perdirent le droit viril des armes nobles;
A peine accordait-on à leurs bras sans joyaux,
Pour labourer leurs champs et planter leurs vignobles,
Le soc de la charrue ou le fer des hoyaux.

IV

Ainsi leur vie allait humble et désespérée.
Mais quatre ans de ce joug irritèrent les fronts,
Et s'étant réunis aux portes de Pérée,
L'un d'entre eux se leva qui leur dit: « Nous souffrons!

V

» Nous souffrons, mais le Dieu qui nous fit ces jours mornes,
» Fit aussi ce serment qu'il n'a jamais trahi :
» — L'épreuve aura son temps, le temps aura ses bornes...
» Où donc est Othoniel qui vainquit Gelmaï? »

VI

Une voix répondit : « Othoniel vit encore,
» Il vit et les grands bois poussent pour le cacher.
» Sa lance est enterrée au pied d'un sycomore
» Et son glaive vainqueur dort au creux d'un rocher. »

VII

« Othoniel vit encor! reprit la foule immense,
» Loué soit l'Éternel qui combat avec lui !
» Le mauvais jour n'est plus, un jour meilleur commence.
» Othoniel vit encor qui vainquit Gelmaï ! »

VIII

Et les douze tribus désignèrent douze hommes;
Et l'homme de Lévi dut parler seul pour tous :
« Dis-lui que s'il est las de souffrir, nous le sommes,
» Et qu'on vaincra par lui s'il veut lutter pour nous. »

IX

Les douze messagers partirent le soir même,
Et sous les bois profonds leurs pas couraient douteux
Quand un matin — c'était déjà le quatrième —
De grands lévriers roux bondirent devant eux.

X

Or ceci se passait au lieu dit du Message.
De lourds blocs de granit resserraient le chemin,
Et sur le haut d'un roc qui gardait le passage,
Était un homme, et l'homme avait un arc en main.

XI

A demi nu, couvert de quelques peaux de bêtes,
Ayant avec sa barbe, et sous ses longs cheveux,
L'air hautain des guerriers, l'air calme des prophètes,
Il s'avança, faisant un geste impérieux.

XII

Les douze messagers, touchant du front la terre ;
« Le jour est arrivé; le temps est révolu.
» Béni soit Jéhovah ! Gloire à Dieu notre Père !
» Othoniel d'Ahalab, fils de Cénès, salut!

XIII

» Israël nous envoie; Israël souffre et pleure,
» Et des terres de Gad aux terres de Joseph,
» Tous les hommes debout n'attendent que ton heure,
» Les veux-tu pour soldats? ils te veulent pour chef. »

XIV

Mais secouant la tête avec un air de doute,
Se retournant déjà du côté des forêts,
Et rappelant ses chiens, et reprenant sa route,
Othoniel répondit : « Non, vous n'êtes pas prêts. »

XV

Les envoyés ayant rapporté ces paroles,
La douleur accabla les enfants d'Israël ;
Et c'étaient des cris fous, c'étaient des plaintes folles
Quand l'un d'entre eux, plus sage : « Écoutons Othoniel.

XVI

» La voix du Dieu vivant nous parle par sa bouche.
» Haïr est peu ; gémir n'est rien ; crier n'est pas ;
» Il faut l'effort qu'on voit, il faut le but qu'on touche,
» Nous qui voulons un chef, faisons-lui des soldats. »

XVII

Et celui qui parlait ainsi fut trouvé sage.
« C'est vrai que nous étions trop prompts et trop ardents,
» Que la haine n'est rien, que ce n'est rien la rage ;
» Armons-nous en silence et laissons faire au temps. »

XVIII

Et des plaines d'Hermath jusques aux monts d'Argile
Des rives du Jourdain aux torrents de Gazer,
Dès que du ciel éteint tombait la nuit tranquille,
Les grands feux s'allumaient, où se forgeait le fer.

XIX

Enfin, quand huit saisons ayant changé la terre,
Les lis refleurissaient pour la deuxième fois,
Sous l'habit de voyage ayant l'arme de guerre,
Les douze messagers revinrent aux grands bois.

XX

Celui que l'on cherchait fut rencontré sans peine,
Il était à genoux, près du ruisseau d'argent,
Aiguisant le fer gris de sa lance d'ébène,
Et son glaive d'acier brillait sur le sol blanc.

XXI

« Père, dit le lévite heureux de ce présage;
» Les serments faits par Dieu seront-ils confirmés?
» L'esclave verra-t-il la fin de l'esclavage?
» Est-ce t'avoir compris que de nous être armés? »

XXII

— Othoniel rajustait sa lance sans rien dire. —
« O Père ! prends pitié de tes fils aux abois !
» Sois bon pour nous sauver, sois fort pour nous conduire :
» Rends-nous nos champs, rends-nous nos blés, rends-nous nos bois !

XXIII

» Rends-nous les longs sommeils paisibles sous la tente
» Les longs repas du soir sous le ciel transparent,
» Et qu'Israël, vêtu de sa pourpre éclatante,
» Lave son front guéri dans les eaux du torrent. »

XXIV

— Et, sans voir que ces mots irritaient sa colère, —
« Nous aurions le repos si tu nous délivrais ;
» Si tu nous délivrais nous n'aurions plus la guerre ! »
Othoniel répondit : « Non ! vous n'êtes pas prêts. »

XXV

Cette fois la fureur dépassa la surprise,
Les hommes d'Israël crièrent : « Trahison !
» Aux armes, quoi qu'il fasse ! au combat, quoi qu'il dise ! »
Mais l'un d'entre eux encore : « Othoniel a raison.

XXVI

« Corrompus jusqu'à l'âme, amollis jusqu'aux fibres,
» L'élan durerait peu, nous eût-il faits vainqueurs ;
» Fussions-nous délivrés, nous ne serions pas libres ;
» Nos bras se sont armés, sachons armer nos cœurs. »

XXVII

Et ceci fut compris de tous, et tous se turent,
Et chacun retourna pensif à ses travaux.
Mais pendant les deux ans qui suivirent, ce furent
Des cœurs renouvelés dans des hommes nouveaux.

XXVIII

Et dans tout Israël régnait un calme auguste.
Et quand on se croisait le soir par les sentiers,
Si l'un disait : « Sois prêt ! » l'autre disait : «Sois juste!»
Et l'œuvre de salut dura deux ans entiers.

XXIX

Or, quand ce fut le jour de célébrer la Pâque,
Le peuple se rendit aux lieux accoutumés ;
Mais comme l'on pouvait s'attendre à quelque attaque,
Les hommes vinrent seuls, et tous vinrent armés.

XXX

Ils s'assirent, formant un cercle autour des flammes.
Et sous tous les propos et dans tous les discours,
Quand les lèvres montraient à nu le fond des âmes,
L'espoir perçait parfois, le repentir toujours...

XXXI

« Ah ! quand nous tenterons l'œuvre de délivrance,
» Si, nous étant faits forts, Dieu nous fait triomphants
» Que l'épreuve, du moins, serve d'expérience,
» Et laissons notre exemple à suivre à nos enfants !

XXXII

» Soyons les artisans virils des fortes tâches ;
» Ne soyons plus ceux-là que tous montraient au doigt,
» Qu'on a pu trouver fous, qu'on a dû croire lâches,
» Et qu'un sceptre étranger remettrait sous sa loi.

XXXIII

» Prévoyons les combats, sans rêver de conquêtes ;
» Sachons, gardant la paix, goûter la liberté ;
» Et qu'aucun fol orgueil ne chasse de nos têtes
» Si ces choses-là sont, que d'autres ont été. »

XXXIV

Or ils étaient là tous, parlant dans la nuit sombre,
Ceux d'Azer au front noir, ceux de Gad à l'œil bleu,
Ruben, grand par le cœur, Juda, fort par le nombre :
Or ce qui se dit là, fut entendu de Dieu.

XXXV

Et, — comme si cette ombre eût surgi de ce rêve, —
Rejetant le manteau qui leur cachait ses traits,
Ayant le casque au front, ayant en main le glaive,
Othoniel, se levant, leur dit : « Vous êtes prêts ! »

XII

RÉVEIL

XII

LE RÉVEIL

J'ai vécu, j'ai chanté, j'aimais.

Fou de joie, ivre d'espérance,
Sans chercher ce qu'était la France,
Sans savoir si j'étais Français,

J'ai vécu, j'ai chanté, j'aimais.

J'ai vécu, j'ai souffert, je hais.

Enrôlé pour sa délivrance,
Je sais que la France est ma France,
Je suis sûr que je suis Français...

J'ai vécu, j'ai souffert, je hais.

XIII

LE SERGENT

XIII

LE SERGENT

Ah! c'était un fameux sergent que Maître-Jacque !....
Ses officiers l'avaient doté de ce surnom
Pour avoir, certain jour et dans certaine attaque,
Joué de tout un peu, fusil, sabre et canon.

En Italie, en Chine, en Crimée, au Mexique,
Il avait guerroyé partout, partout vainqueur,
Et médailles et croix chamarraient sa tunique,

« Que, — comme il le disait, — c'en était séducteur ! »
Il n'était ni petit ni grand, la tête rase,
Avec une balafre allant du front au cou,
Bien planté sur ses pieds, bien campé sur sa base,
Souple comme une épée et maigre comme un clou.
Ses dents blanches riaient sous ses grosses moustaches ;
Le nez brusque et hardi s'arrêtait coupé court,
Et sous ses noirs sourcils, deux points, deux trous, deux taches
Flamboyaient comme deux sarments au fond d'un four.

Qu'il eût connu la peur à sa première affaire,
Ses chefs disaient que non ; lui, prétendait que si,
Mais qu'ayant sur-le-champ eu l'art de s'en défaire
En la passant à ceux qu'il effrayait ainsi,
Il n'en avait dès lors gardé pour sa personne
Que juste ce qu'il faut pour ne pas se blaser,
Un brin de peur, de quoi sentir que l'on frissonne,
Histoire de frémir, comme sous un baiser !

Car Maître-Jacque aimait l'image à haute dose ;
Il était quelquefois homérique en ce point,
Sans être nullement plagiaire... et pour cause
L'imprimerie et lui ne se fréquentant point.
« Ce n'est pas, disait-il, qu'on n'ait pas eu de maîtres,

On a tout comme un autre appris son A. B. C.,
Seulement, quant à faire un mot avec des lettres
Ça m'a paru frivole, et je m'en suis passé !
Et puis le livre au fond est bon pour ces cervelles
Qui sont en un clin d'œil au bout de leur rouleau,
Qui n'ayant rien à soi, ne trouvant rien en elles,
Puisent là de l'esprit comme on tire de l'eau.
Mais moi qui sais penser, qui sais voir, qui sais vivre,
Observateur toujours et toujours curieux,
Je n'ai qu'à feuilleter ma tête, c'est mon livre :
Mon crâne est un recueil imprimé par mes yeux. »

Et quand on lui disait que c'était grand dommage
Qu'un sergent comme lui restât toujours sergent :
« Eh bien, quoi? si l'oiseau vaut mieux que son plumage
» Ça ne vous suffit pas?... le monde est exigeant ! »
D'ailleurs grand connaisseur, et grand artiste en guerre
Sachant, comme pas un, vous fouiller un pays,
Entraîner les soldats, culbuter l'adversaire,
Donner des ordres nets, nettement obéis.
Avec ça, prévoyant comme trois majordomes,
Prodiguant au *frichti* ses soins intelligents,
Adorant son métier, adoré de ses hommes :
Bref le dieu des troupiers et le roi des sergents.

II

Or, ce jour-là, le vieux vainqueur était en fête,
Son régiment devait marcher au Prussien.
Et comme on lui parlait du bruit d'une défaite :
« Ça n'est pas vrai d'abord, et puis ça n'y fait rien !
» Possible ! ajoutait-il d'un ton de confidence,
» Qu'à triompher sans nous on ait eu quelque mal,
» C'étaient nos violons qui manquaient à la danse,
» Mais ça marchera bien quand nous serons du bal. »

Le régiment, placé tout d'abord en réserve
Au revers d'une crête, attendait là son tour ;
Et le cœur tout en joie et l'esprit tout en verve,
Le sergent contemplait sa troupe avec amour.
Presque tous ses soldats étaient des vieux d'Afrique,
Tenaces, Dieu sait comme ! ardents, Dieu sait combien,
Et leur clignant de l'œil pour toute rhétorique,
Maître-Jacques joyeux se disait : « Ça va bien ! »
Quand, s'étant reculé pour juger de l'ensemble,

Il fronça les sourcils et de sa grosse voix :
« Mais nom de nom ! fit-il, mon numéro trois tremble !
» Numéro trois, sortez ! venez, numéro trois ! »
Et ce fut un petit paysan triste et blême
Qui tout tremblant sortit des rangs et s'avança.
« Nous avons peur, dit Jacque, extrêmement peur même...
» Qui diable m'a donné des conscrits comme ça ! »

Mais l'autre avait rougi jusqu'aux yeux : « Sauf excuse,
» Mon sergent, je n'ai pas si peur que j'en ai l'air. »
Et Jacques, souriant de sa mine confuse :
— C'est jeune, c'est craintif ; mais c'est Français, c'est fier. —
Et lui prenant l'oreille avec un air paterne :
» Ben ! non ! Tu n'as pas peur, dit-il, ça n'est pas vrai,
» Seulement il te manque au fond de ta giberne
» Deux grains de diable au corps, je te les y mettrai !

» — S'il vous plaisait, sergent, les mettre tout de suite,
» Je sens que j'attendrais plus gaîment le signal...
» Ils font là-bas un bruit de canon qui m'agite.

» — Je suis sûr que tu crois qu'on va te faire mal ?

» — Mais je ne le crois pas, sergent, je le suppose.

» — Les suppositions ne valent rien jamais.
» La bataille a bien ses dangers comme autre chose,
» Plus nombreux, j'en conviens, mais gais, je te promets.

» — Oh ! gais, sergent ?

» — Mais oui, très-gais ! Rien n'est maussade
» Comme d'aller traîner ses guêtres sans efforts ;
» Marcher, contre-marcher, sans la moindre gambade,
» Un petit tour de feu, c'est la santé du corps !

» — Ça dépend des santés, sergent, je vous assure.
» Puis... ça ne vous a pas toujours tant réussi...

» — Parce que tu me vois au front une blessure ?
» Eh bien, et celle-là, petit, et celle-ci ? »
Et le petit conscrit ouvrait des yeux immenses.
« Tu vois qu'on n'en meurt pas à tous les coups, mon cher.

» — Non, mais à tous les coups, je vois qu'on a des chances.

» — Ah ! ce n'est plus la pêche à la ligne, c'est clair.
» Mais si nous revenons du feu levant la tête,
» C'est qu'il faut un certain toupet pour y courir ;
» Et l'orgueil qu'on en garde a pour cause secrète,

» Non d'avoir su tuer, mais d'avoir pu mourir.
» Qu'on donne à ça le nom qu'on voudra, peu m'importe!
» Amour de la patrie ou culte du drapeau,
» Ce qui rend l'homme fort est chose vraiment forte.
» C'est très-joli la paix!... la guerre c'est très-beau!
» Aussi, vois-tu, petit, je ris quand j'entends dire;
» La guerre est un fléau! la guerre est une horreur!
» La bataille est l'instinct de brutes en délire...

» La brute, c'est le lâche, et l'instinct, c'est la peur.

» La peur qui fait crier la bête au cœur de l'homme,
» La peur qui le fait fuir en troupeaux éperdus,
» Qui, dégradante au fond, est maladroite, en somme,
» Car l'ennemi vous vise et vous ne visez plus.

» Et puis, petiot, sais-tu ce que c'est que la fuite?
» Ce n'est pas seulement, — ce qui serait assez! —
» La défaite et son train, la débâcle et sa suite,
» C'est l'abandon des morts et l'oubli des blessés.

» Oui, ceux que le vainqueur rencontre il les assiste
» Mais comment irait-il chercher tous les débris?
» L'appel, tu le sais bien, ne se fait pas sans liste;

» Il faut les vieux sergents pour compter les conscrits.
» Enfin, si malgré tout, tu fléchis sur ton centre,
» Si tu te sens tourner les talons... pense encor :
» La balle dans le dos tue aussi bien qu'au ventre,
» Pour être moins longtemps tapés, tapons plus fort !
» Est-ce compris?

» — Mon Dieu, sergent, ça l'est sans l'être.
» Vous dites que la peur est idiote, quoi !
» Qu'une fois qu'on s'y met, eh bien ! il faut s'y mettre;
» Et qu'on doit devenir un homme, qu'on le doit.
» Pour le reste... parlant, sergent, par révérence,
» Il est des mots qui m'ont échappé dans le tas,
» Pourtant, je me sens mieux, puis j'ai votre assurance
» Que si je suis touché vous ne m'oublirez pas.
» Mais... hein ?... vous avez dû souffrir?

» — Ça me regarde.
» Si j'ai souffert ou non, aucun n'en a rien su,
» Ça reste entre mon cœur, mon sabre et ma cocarde.
» C'était pour le Pays, bien donné, bien reçu!

» — Ah ! ce doit être dur, pourtant!

» — Bah ! quelle histoire

» De ces duretés-là, j'en redemande encor,
» Le sang ne coûte rien qui nous vaut la victoire,
» Et puis, ces rubans-là ressuscitent un mort? »

Et le héros montrait du pouce sa poitrine,
Où son vieux cœur de flamme avait de fiers reflets !
Et le conscrit, avec une rage mutine:
« Ah ! sergent, je voudrais être brave!

» — Tu l'es!
» Mais retourne à ton rang, conscrit, on va se battre.
» Tu vaudras quelque chose et tu feras quelqu'un.
» Tiens, siffle dans ma gourde un peu de *Fil-en-quatre*.

» — Pour la France et pour vous, sergent!

» — Ça ne fait qu'un ! »

III

Et ce fut un errible effet dans la bataille
Que l'arrivée au feu de ces fiers régiments.
Et les rangs ennemis en eurent une entaille
Qui fit pâlir au loin les princes allemands.

Tout d'abord le conscrit perdit un peu la tête:
Les clairons, les tambours, la mitraille, le bruit,
La mort qu'il faut lancer sous la mort qu'on vous jette...
Mais, par bonheur, il vit son sergent près de lui.

Jacques n'avait pas dit encore une parole
Que le petit conscrit s'était remis déjà;
La peur poignante encor n'était déjà plus folle.

« Eh bien, ça va, conscrit?
» — Mais oui, sergent, ça va! »

Et peu à peu voilà que la valeur s'éveille:

Voilà que noir de poudre et qu'ardent au combat
Portant comme un ancien le képi sur l'oreille,
Le petit paysan était passé soldat!

« Peut-on t'offrir encore à boire, mon bonhomme?

» — On n'en a plus besoin, sergent.

» — Bien répondu.
» Tu vois que ce n'est pas si redoutable, en somme,
» Et vois-tu, comme c'est amusant, le vois-tu? »

Hélas! il en manquait pourtant des camarades,
Plus d'un est tombé là, qui n'a jamais rejoint;
Mais l'espérance allait, guidant les escouades,
Et l'on courait toujours plus fort, toujours plus loin.

Cette marche en avant dura deux longues heures;
La baïonnette même eut part à ce gala,
Jamais plus rude assaut ne vit troupes meilleures;
Tout à coup les clairons sonnèrent: Halte-là!

Les officiers semblaient se concerter ensemble.

« Sergent!

» — Conscrit?

» — Voyez là-bas, sur ce sommet

» Derrière nous, au fond, on dirait... ça ressemble ..

» — Ah! mille millions de tonnerre! C'en est! »

. . . .

. . . .

IV

Le lendemain au jour, sous un toit en ruine,
Le sergent reposait couché sur un grabat,
Des bandages couvraient son front et sa poitrine,
Et le petit conscrit veillait le vieux soldat.

Un rayon de soleil vint frapper son visage :
« Où diable suis-je donc? fit Jacque, ouvrant les yeux,
» Je ne reconnais plus du tout le paysage.
» Tiens! te voilà, conscrit? et tout entier? tant mieux!
» — Faut pas parler, sergent.
» — Tu m'imposes silence!

» — Oh! non, ce n'est pas moi, sergent, c'est un docteur.

» — Ah! ton docteur! il peut garder son ordonnance;
» Il ne guérira pas la plaie, elle est au cœur.
» Nous sommes prisonniers?

» — Non, sergent. J'ai su feindre.

» Quand ils sont arrivés sur nous — c'était d'abord
» Que vous étiez tombé, mon sergent — sans rien craindre,
» Je m'ai couché par terre, et puis j'ai fait le mort;
» Et puis quand j'ai connu qu'ils s'en allaient au large,
» Et puis quand j'ai connu qu'une ferme était là,
» Je m'ai dit : mon sergent, c'est moi que je m'en charge,
» Et je m'en suis chargé sur mon dos, et voilà!

» — C'est bien, petit, très-bien! tu sais.
» — Je m'en rapporte.

» — Mais c'est très-bête aussi de t'être évertué
» A ramasser un vieux cadavre de ma sorte:
» Je ne suis pas blessé, conscrit, je suis tué.

» — Ne dites donc pas ça, sergent, c'est pas comique,
» Voyons, ça vous connaît le plomb, ça vous a vu?
» Et puis tous ces rubans là-bas, sur la tunique,
» Ça ressuscite un mort?

» — Pas quand il est vaincu
» Mets-les au pied du lit, pourtant, que je les voie:
» Ah ! Inkermann, l'Alma, Palestro, Magenta !

» Mes vieux honneurs, mes vieux dangers, ma vieille joie!
« Tout ça c'était bien beau! c'est bien fini tout ça!...

» — Faut pas pleurer, sergent, » dit l'enfant tout en larmes.

» — Faut pas se souvenir non plus, mais le moyen?
» Enfin, je pars n'ayant jamais rendu mes armes,
» Dix contre un, c'était trop! cinq heures ce fut bien!

. . . .

» Quand tu m'enterreras, comme le temps te presse,
» Fais ça tout seul, un trou, deux branches, ça suffit,
» Et pas de nom, la lettre arrive sans adresse!
» Mais, pour que le bon Dieu n'en fasse pas trop fi,
» Tu me cachèteras avec mes cinq médailles,
» Il comprendra très-bien que ça veut dire: urgent!
» Car le bon Dieu s'appelle aussi Dieu des batailles...
» Dis donc, conscrit? il va me renommer sergent. »

Un sourire éclaira cette face défaite
Où la vie éclatait jusque dans le trépas.

« Tu partiras, pas vrai, sitôt la chose faite.
» Et tu prendras ma croix d'honneur... tu la prendras,

» Et quand dans les combats qu'on va livrer encore,
» Quand dans des jours... des jours moins désastreux qu'hier,
» Tu seras décoré par celui qui décore,
» Promets-moi de porter ma croix, j'en serai fier ! »

Un frisson glacial envahit tout son être.

« Conscrit, murmura Jacque en le touchant du doigt,
» Embrasse-moi, conscrit... embrasse ton vieux maitre...
» Ah ! s'il laissait beaucoup d'élèves comme toi... »

Mais un jet de sang noir s'échappa de sa bouche :
Un éclair traversa ses grands yeux éblouis,
Et, s'étant soulevé dans un élan farouche,
Le sergent retomba, disant : « Pour mon Pays ! »

XIV

EPILOGUE

XIV

ÉPILOGUE

Femme, si l'être en qui tu mets ton espérance,
Ne met son espérance et son bonheur qu'en toi ;
Si, Français, il peut vivre étranger à la France,
Ne connaissant partout que son amour pour loi ;

Si, sans te croire indigne et sans se croire infâme,
Quand tout son pays s'arme, il n'accourt pas s'armer,

O femme, ta tendresse a déformé cette âme;
S'il ne sait pas mourir, tu ne sais pas aimer!

Mère, si ton enfant grandit sans être un homme,
S'il marche efféminé vers son devoir viril;
Si, d'un instinct pratique et d'un sang économe,
Sa chair épouvantée a l'horreur du péril:
Si, quand viendra le jour que notre honneur réclame,
Il n'est pas là, soldat, marchant sans maugréer,

O mère, ta tendresse a mal formé cette âme,
S'il ne sait pas mourir, tu n'as pas su créer!

FIN.

TABLE

Pages.

Bourloton. — Imprimeries réunies, B.

MARCHES

ET

SONNERIES

Bourloton. — Imprimeries réunies, B.

CHANTS DU SOLDAT

MARCHES

ET

SONNERIES

PAR

PAUL DÉROULÈDE

Quarante et unième édition



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

1886

A L'ALSACE-LORRAINE

JE DÉDIE CE LIVRE

PAUL DÉROULÈDE

28 JUIN 1881.

I

A MES AMIS

A MES AMIS

« Non, mes amis, non, je ne veux rien être. »
Ainsi chantait notre vieux Béranger.
Humble écolier de cet illustre maître,
J'ai sa devise et n'y veux rien changer.

Et ce n'est pas par égoïsme lâche
Que je soustrais mes bras à l'aviron ;
Mille rameurs sont prêts pour cette tâche,
Je ne suis, moi, qu'un sonneur de clairon.

Je veux tout droit suivre la droite ligne,
Penser tout haut et vivre à cœur ouvert ;
Si je flétris un acte qui m'indigne,
Ou si j'exalte un grand nom qui m'est cher,
Je veux pouvoir répondre à qui peut croire
Que l'intérêt m'entraîne ou me corrompt :
Mon intérêt c'est la France et sa gloire,
Je ne suis, moi, qu'un sonneur de clairon.

Je veux surtout qu'à cette heure funeste
Où le pays doit souffrir sans parler,
Quelqu'un soit là qui souffre et qui proteste
Et dont la haine ait droit de s'exhaler.
L'étranger peut épier mon langage,
Mais à l'affront quand j'oppose l'affront,
Ce n'est jamais mon pays que j'engage,
Je ne suis, moi, qu'un sonneur de clairon.

D'ailleurs ma route est nettement tracée .
Ce que je veux, je sais le bien vouloir,
Mais mon esprit ne suit qu'une pensée,
Mon cœur étroit ne porte qu'un espoir.
Et si j'étais de ceux que l'on écoute
On bouclerait trop tôt son ceinturon.
Jamais soldat n'a prévu la déroute !
Je ne suis, moi, qu'un sonneur de clairon.

J'en sais qui croient que la haine s'apaise :
Mais non! l'oubli n'entre pas dans nos cœurs!
Trop de sol manque à la terre française,
Les conquérants ont été trop vainqueurs!
L'honneur, le rang, on a tout à reprendre..
Par quels moyens? D'autres vous le diront.
Moi, c'est l'ardeur que je voudrais nous rendre,
Je ne suis, moi, qu'un sonneur de clairon.

Je vis les yeux fixés sur la frontière
Et, front baissé, comme un bœuf au labour,
Je vais, rêvant à notre France entière,
Des murs de Metz au clocher de Strasbourg

Depuis dix ans j'ai commencé ce rêve,
Tout le traverse et rien ne l'interrompt,
Dieu veuille un jour qu'un grand Français l'achève!
Je ne suis, moi, qu'un sonneur de clairon.

II

1871—1881

II

1871 — 1881

A ALPHONSE DE NEUVILLE

Oui, vous avez raison, mais plus tard, rien ne presse
— Dit le jeune homme au cœur encor mal aguerri, —
Laissez-moi voir la vie et goûter ma jeunesse,
Nous en reparlerons lorsque j'aurai mûri.

Je suis pour les mots courts et pour les phrases brèves
Dit l'homme fait, sachons nous recueillir tout bas

A quoi sert-il d'aller ébruiter nos rêves,
Nous en reparlerons au matin des combats.

Hélas, dit le vieillard, l'heure n'approche guère,
Les chemins du retour sont loin d'être aplanis;
Vivons d'abord en paix, avant d'entrer en guerre
Nous en reparlerons quand nous serons unis.

Et les conquis lassés de leur persévérance,
Cherchant déjà les mots par le vainqueur exclus:
« O Français, oublieux de dix ans de souffrance,
Vous en reparlerez quand nous n'entendrons plus. »

———

III

AU PORTE-DRAPEAU

DU

14 JUILLET 1881

III

AU PORTE-DRAPEAU

DU

14 JUILLET 1881

A ÉDOUARD DETAILLE

Porte-drapeau, mon camarade,
Au combat comme à la parade,
Ton chemin est notre chemin.
C'est un fier poste que ton grade !
Porte-drapeau, mon camarade,
Tu tiens la France dans ta main.

Nous irons où tu veux qu'on aille.
Vois cette foule qui tressaille...
Ils sont passés les jours de pleurs

Et, viennent les jours de bataille.
Nous irons où tu veux qu'on aille
Faire acclamer nos trois couleurs.

Tous les Français qui sont en France
Savent quelle est ton espérance,
Et qui tes yeux cherchent là-bas.
Elle viendra, la délivrance :
Tous les Français qui sont en France
Marchent vers ceux qui n'y sont pas.

Notre cocarde à leur corsage,
Maintes femmes sur ton passage
Ont murmuré : « Qu'il soit vainqueur! »
O Françaises d'heureux présage!
Notre cocarde à leur corsage,
Et la revanche dans leur cœur!

Et plus d'un pleurait sous les armes!
Larmes de héros, nobles larmes
Que la France doit vénérer!
Ce n'était pas des pleurs d'alarmes...
Et plus d'un pleurait sous les armes,
Dont les armes feront pleurer.

Non ce n'est pas la gloire encore :
Avant le jour il faut l'aurore
Le porte-drapeau le sait bien.
Mais le soleil est sûr d'éclore ;
Non ce n'est pas la gloire encore,
Mais c'est la fierté qui revient.

Autour du drapeau qui nous guide,
Tout un peuple attend, intrépide,
L'heure que nul ne peut prévoir
— L'homme espère, Dieu seul décide.
Autour du drapeau qui nous guide
Tout un peuple est prêt au devoir.

Porte-drapeau, mon camarade,
Au combat comme à la parade,
Ton chemin est le droit chemin.
C'est un fier poste que ton grade !
Porte-drapeau, mon camarade,
Tu tiens la France dans ta main.

STANCES

POUR

ORPHELINAT DES ARTS

IV

STANCES

POUR

L'ORPHELINAT DES ARTS

A MADAME MARIE LAURENT

I

Lorsqu'au jour de combat, victime expiatoire,
Le soldat tombe et meurt en cherchant la victoire,
Que son rang fût obscur ou qu'il fût éclatant,
Le peuple reconnait la dette solennelle;
Et la mère-Patrie abrite sous son aile
Les enfants dont le père est mort en combattant

II

Et le respect de tous les guide et les escorte
Et si faible que soit l'appui qu'on leur apporte,
Ces pauvres orphelins en sont enorgueillis.
A leur juste fierté leur deuil se rassérène,
Car ils savent qu'ils ont la France pour marraine,
Et que leur père a bien mérité du Pays.

III

Or, quoi qu'en puisse dire et penser l'ignorance,
L'Artiste est aussi, lui, le soldat de la France,
Il sert son peuple aussi, ce serviteur du beau,
La gloire qu'il acquiert chacun se l'approprie
Nul n'accroît plus que lui l'honneur de la Patrie
Nul mieux que lui ne sait porter notre drapeau.

IV

A l'heure même, à l'heure inoubliable encore
Où le vainqueur jaloux d'un vaincu qu'il abhorre

Voulait nous arracher notre place au soleil;
A l'heure où les Français restaient sombres et tristes
De qui leur sont venus, sinon de leurs artistes,
Leur première revanche et leur premier réveil.

V

Peintres, musiciens, sculpteurs, acteurs, poètes
Une même pensée embrasa mille têtes :
Consolons la Patrie, honorons les aïeux;
Qu'Athène encor en deuil, éblouisse encor Sparte
Et que ce cher pays, dont l'Europe s'écarte,
De l'Europe attirée enchante encor les yeux.

VI

Et tandis que distraite ainsi dans sa souffrance,
La France se hâtait de réparer la France,
Ces grands consolateurs lui rendaient sa fierté,
Et les peuples voyaient un peuple encore en larmes,
S'acharnant au travail et veillant sous les armes,
Ceindre d'un laurier vert son front ensanglanté.

VII

O vaillance ! O ressource héroïque et sublime,
Merveilleuse vigueur du sang qui nous anime!
Jamais pays vaincu n'entreprit rien de tel.
Mais que de champions sont morts à cette tâche,
Car ce fiévreux assaut où l'âme est sans relâche.
Pour n'être pas sanglant n'en est pas moins mortel

VIII

Puis lorsque la mort vient glacer ces fronts superbes,
Moissonneurs imprudents qui n'ont pas fait leurs gerbe
Le peu de blé qu'ils ont se disperse à tous vents ;
Et, comme en ces combats pour la gloire commune
Ils ont, donnant leur vie, oublié leur fortune,
C'est souvent d'un nom seul qu'héritent leurs enfants

IX

Eh ! bien, vous qui trouvez leur œuvre utile et bonne,
Vous qui, vous rassemblant partout où l'Art rayonne,

Guidez toujours l'artiste et le formez parfois;
O Foule à l'âme ardente, ô foule au cœur sincère,
Songez à ceux qu'il a laissés dans la misère
Et que votre pitié devance ici ma voix.

X

Et toi mère-Patrie, à qui par leur victoire,
Ces soldats de l'Idée ont rendu quelque gloire,
Apporte aussi ta pierre à leurs foyers détruits,
Honore en leurs enfants leur glorieux lignage,
Et que ton aide aussi leur soit le témoignage
Que leurs pères ont bien mérité du Pays.

HYMNE FRANÇAIS

V

HYMNE FRANÇAIS

France, veux-tu mon sang? il est à toi, ma France!
S'il te faut ma souffrance,
Souffrir sera ma loi,
S'il te faut ma mort, mort à moi.
Et vive toi,
Ma France!

Gloire à la France au ciel joyeux,
Si douce au cœur, si belle aux yeux,
Sol béni de la Providence,
Gloire à la France!

Forêts au front, vigne au côté,
Elle a ce qui fait la beauté
Et ce qui donne l'abondance,
  Gloire à la France!

O ma Patrie au cœur puissant,
Fière d'instinct, riche de sang,
Qui sans s'appauvrir se dépense,
  Gloire à la France!

Tout vient vers elle et tout en part,
Elle est le Progrès, elle est l'Art,
Sol qui produit, peuple qui pense,
  Gloire à la France!

Mais de ces dons du Créateur
Le plus divin et le meilleur
C'est sa grande âme au souffle immense,
  Gloire à la France!

Champion de l'humanité,
L'homme lui doit sa liberté
Et l'esprit son indépendance,
  Gloire à la France!

C'est pourquoi partageant son sort,
Le monde mourrait de sa mort,
Lui qui vit de son existence,
  Gloire à la France !

Et c'est pourquoi, nous ses enfants
Soit terrassés, soit triomphants,
Nous gardons tous cette espérance :
  Gloire à la France !

France, veux-tu mon sang ? il est à toi, ma France !
  S'il te faut ma souffrance,
  Souffrir sera ma loi,
S'il te faut ma mort, mort à moi !
  Et vive toi,
    Ma France !

VI

STANCES

VI

STANCES

AU SERGENT HOFF

Après dix ans d'efforts et de persévérance,
Un semblant de fierté nous revenait aux cœurs,
Et nous voulions, Français qui nous croyions en France
Autour d'un vieux soldat rallier l'espérance,
Quand ce cri fut jeté : « Prenez garde aux vainqueurs!

Oui, jeunesse, prends garde à ton sang qui s'anime,
Prends garde à ces élans dont ton grand cœur est plein;

Cache de ta douleur jusqu'au mot qui l'exprime,
Dis-toi que le nom seul de l'Alsace est un crime,
Dont Paris ne doit plus mécontenter Berlin.

Soyons prudents ! Soyons muets ! Soyons esclaves !
D'espoir, n'en ayons pas; d'orgueil, n'en ayons plus !
Et que, si quelques fous honteux de tant d'entraves
Disent que cependant nos régiments sont braves,
On les bâillonne avec nos drapeaux superflus !

Ah ! ce langage-là, ces rappels à la crainte,
Voilà dix ans pourtant qu'ils froissent mon Pays;
Dix ans que nous marchons front bas et gloire éteinte,
Ces étrangers ont donc tué la haine sainte !
C'est donc aussi nos cœurs qu'ils auront envahis ?

Notre honneur n'est donc pas libéré d'épouvante ?
On n'en finit donc pas de payer sa rançon ?
Quel est cet État libre où la France est servante,
Et qui sont ces gardiens dont la main énervante
Fait d'un peuple affranchi cet esclave en prison ?

Est-il pire tristesse, et pire dépendance ?
Ni pleurer nos martyrs, ni fêter nos héros !

Ne pouvoir plus parler d'honneur qu'en confidence !...
Oh ! ces sages à qui, dans leur pâle prudence,
Les sabres allemands font peur même aux fourreaux !

Alors pourquoi changer la Patrie en caserne ?
A quoi bon ces clairons, ces armes, ces soldats ?
Où donc en sommes-nous ? Et qui donc nous gouverne
Qu'à peine relevés de terre on nous prosterne,
Et qu'on fasse de nous des vaincus sans combats ?

Certes, mon cri n'est pas contre la République ;
La faute, je le sais, n'en est pas à ses lois,
L'effort, elle l'a fait ; la route, elle l'indique ;
Mais, follement remplis de sagesse panique,
Ceux qui parlent pour elle ont trop baissé la voix.

Ils ne savent donc pas, ces ajusteurs de phrase,
Quel misérable effet leurs terreurs font sur nous ?
Qu'à si bien comprimer les cœurs on les écrase ;
Que la valeur s'abat, que la fierté se blase,
Quand on tient si longtemps les haines à genoux !

O ma France ! l'Europe est là qui te regarde,
Et dans l'Europe et près, tout près de nous, hélas !

De pauvres exilés guettent ton avant-garde,
Et ceux-là qui naguère ont porté ta cocarde,
Des sergents prussiens leur mettent l'arme au bras

Ah ! ces Français qu'on t'a volés, que vont-ils croire?
Comment vont-ils nommer ton horreur du danger?
Désertes-tu l'honneur? Abdiques-tu la gloire?
Et ne cherches-tu plus d'autre rang dans l'histoire,
Que celui que veut bien t'y laisser l'Étranger?...

Allons, allons! debout! Haut les cœurs, haut les âmes,
Rejette sans défi le joug trop supporté,
Mérite, peuple libre, un nom que tu réclames;
Et si la gloire un jour doit rallumer ses flammes,
Songe qu'elle a besoin du feu de ta fierté.

VII

MURCIE

VII

MURCIE

A MON VIEIL AMI JULES LEROUX

En ces temps-là, vers l'an sept cent dix du Messie
Ayant Abd-el-Aziz ben Mouça pour émir,
Les Arabes faisaient le siège de Murcie :
Les Goths d'Espagne avaient pour chef Téodomir.

Or, des murs de Tolède aux murs de Carthagène,
On voyait sur la croix resplendir le croissant,

Et par cinq ans entiers de résistance vaine
L'Espagne était à bout de forces et de sang

Seule encore, Murcie arrêtait la conquête.
Téodomir, forçant les Sarrazins surpris.
Avait su rallier, au soir d'une défaite,
Dans la ville en ruine une armée en débris.

Abd-el-Aziz avait souri de l'entreprise :
Ses Arabes étaient plus nombreux douze fois ;
Un seul assaut d'une heure et Murcie était prise...
Et Murcie en trois jours en eut repoussé trois.

Car ces vaincus étaient d'invincible nature
Sachant, si près que soit le glaive menaçant,
Qu'une trop prompte paix fait la honte qui dure,
Et que l'honneur d'un peuple est plus cher que son sang.

Pourtant elles étaient terribles les batailles,
On en tuait pourtant de ces chiens de chrétiens ;
Mais toujours leurs soldats couronnaient les murailles,
Et jamais leurs créneaux ne restaient sans gardiens.

Après trente longs jours de défense tenace,
Abd-el-Aziz songeur ne savait que penser :

« Ils ne sont pas en tout trois mille dans la plaine.
» Où prennent-ils le sang que je leur fais verser ? »

Tharick, son lieutenant, lui dit : « Ces gens qu'on tue,
» Se font tuer, Seigneur, sûrs qu'il leur faut mourir,
» Mais promets-leur la vie, et Murcie est rendue. »
Abd-el-Aziz lui dit : « Tu peux la leur offrir. »

Tharick revint bientôt : « Je m'étais trompé, maître,
» C'est trop peu que la vie à ce peuple indompté ;
» La liberté, voilà ce qu'il faut leur promettre. »
Et l'émir dit : « J'accorde aussi la liberté. »

Pour la seconde fois, Tharick ne tarda guère :
« Maître, ces obstinés ont la folie au front ;
» Ils exigent de nous les honneurs de la guerre. —
» Par Mahom ! dit l'émir, c'est la mort qu'ils auront. »

Mais avant d'ordonner ce dernier holocauste,
L'émir fit à cheval le tour de leurs remparts ;
Les Espagnols armés étaient tous à leur poste
Et les lances d'acier brillaient de toutes parts.

Tharick, qui l'escortait, mordant sa barbe grise
« Des vainqueurs comme nous sont assez glorieux
» Pour que, sans amoindrir notre part déjà prise,
» Nous rendions quelque honneur à des vaincus comme eux

» D'autant que si la lutte est ce que tout l'annonce,
» Nous perdrons bien du temps, bien des hommes, ici...
» Si j'allais leur porter une bonne réponse? »
Abd-el-Aziz, lassé, lui répondit : « Vas-y. »

Une heure après, Murcie ouvrait sa lourde porte.
Le cortège avançait silencieux, hautain ;
Téodomir marchait en tête sans escorte,
Blessé. — Devant l'émir il s'arrêta soudain.

« Sultan vainqueur, dit-il, vois-tu qui m'accompagne ?
» Vois-tu ces longs cheveux ? Vois-tu ces faibles mains ?
» Les femmes de Murcie ont défendu l'Espagne,
» Donnant aux hommes morts ces vengeurs surhumains. »

— Les cœurs de vrais soldats aiment les grandes âmes, —
Abd-el-Aziz, frappé de respect, s'inclina :

« Ma coutume n'est pas de dépouiller les femmes,
» La ville de Murcie est à vous, gardez-la. »

C'est ainsi que vers l'an sept cent dix du Messie,
Abd-el-Aziz, le sage et glorieux émir,
Octroyait un royaume aux femmes de Murcie,
Et les femmes prenaient pour roi Théodomir.

VIII

ÉPITHALAME

VIII

EPITHALAME

A GEORGES ET FANNY B...

Mes beaux amoureux n'ayez pas de crainte.
Les vœux bien conçus sont vite exprimés,
Le bruit est impie, où la joie est sainte,
La main d'un ami ne veut qu'une étreinte,
Mes beaux amoureux n'ayez pas de crainte.
Je ne dirai pas que vous vous aimez.

Je ne dirai pas, fée au doux sourire,
Avec quel regard vous le regardez.
Cousin mon ami, je n'irai pas dire
Ce que ce regard a sur vous d'empire.
Je ne dirai rien, fée au doux sourire,
Ces grands secrets-là sont trop bien gardés !

Ce que je dirai, ce sont tous ces charmes :
Jeunesse, beauté, grâce, esprit, honneur,
Ces yeux sans détours, ces cœurs sans alarmes.
Puis c'est ta bravoure, ô mon frère d'armes!
Ce que je dirai, ce sont tous ces charmes,
Qui font cet amour si gros de bonheur.

Voyez-les tous deux partir dans la vie...
Ah ! le doux sentier que le droit chemin !
Que la route est douce à qui l'a suivie,
Et qu'on les admire et qu'on les envie.
Voyez-les tous deux partir dans la vie,
Les yeux sur les yeux, la main dans la main !

Allez, chers amis, et que Dieu vous garde !
Les matins sont beaux des belles amours.

Allez, le Printemps vous sert d'avant-garde...
Mais le bonheur fuit quand on le retarde,
Allez, chers amis, et que Dieu vous garde
Jeunes bien longtemps, bienheureux toujours!

IX

SONNET

IX

SONNET

A MADAME I. P.

Vous êtes la beauté, la grâce et la jeunesse,
Madame, et celui-là qu'on vient d'unir à vous
Est bien l'homme le plus vaillant que je connaisse
Et cette épouse avait mérité cet époux.

Aussi mon cœur d'ami chante un chant d'allégresse
C'est si beau le bonheur, et l'amour c'est si doux,

Quel présent apparaît, quel avenir se dresse,
Ah ! plus que tous heureux, soyez fiers entre tous

Et nul souci ne vient troubler mon espérance,
Vous qui sortez d'un sang prodigué pour la France,
Vous n'enlèverez pas ce chef à nos soldats,

Vous n'abuserez pas du cœur qu'il vous confie,
Et s'il apprend par vous tout ce que vaut la vie,
Tout ce que vaut la gloire il ne l'oubliera pas !

X

STANCES

POUR

L'UNION DES FEMMES DE FRANCE

X

STANCES

POUR

L'UNION DES FEMMES DE FRANCE

A MADAME KŒCHLIN-SCHWARTZ.

I

Lorsqu'après huit longs mois d'une guerre incessante,
La France dut signer cette paix écrasante,
Dont l'ennemi haineux redoublait les rigueurs ;
Lorsqu'après tant de sang perdu dans les batailles,
Il lui fallut encore, déchirant ses entrailles,
Livrer du sang français aux etrangers vainqueurs.

II

Lorsqu'elle eut tout subi : revers, rançon, conquête
Qu'elle resta sanglante, immobile et muette,
Pleurant sur ses traités honteusement conclus,
L'Europe alors plaignit la pauvre moribonde.
Et ce cri retentit aux quatre coins du monde :
C'en est fait de la France, et son peuple n'est plus !

III

Oui, l'Europe l'a dit, l'Europe a pu le croire,
Et combien de pays ont sombré dans l'histoire
Par de moindres fléaux, moins longtemps assaillis
Combien même ont laissé par de plus courts orages
Déraciner leur force et briser leurs courages
Que dix siècles de gloire avaient enorgueillis !

IV

Mais nous. — C'est l'éternel honneur de notre race
Que chancelante ncore du coup qui la terrasse

Elle cherche aussitôt la route où se venger, -
Nous nous avons séché nos pleurs par notre haine
Et fixant nos regards sur la chance lointaine
Nous n'en avons rien dit sans cesser d'y songer.

V

Alors pendant dix ans d'un silence sans larmes,
Ce peuple désarmé se forgea d'autres armes,
Sans peur, mais sans défi, sans bruit mais sans repos,
Si bien qu'un jour — ô jour d'allégresse et de fête !
La France était debout, l'Armée était refaite
Et la Patrie avait ressaisi ses drapeaux.

VI

Certes l'effort fut grand et la vaillance extrême.
Mais, cher Pays français, c'est que c'est toi qu'on aime !
C'est qu'on te trouve beau, c'est qu'on te rêve grand !
C'est qu'on a la fierté du sol héréditaire
Et que notre âme même est rivée à ta terre,
Fier pays de vaincus qui n'a pas d'émigrant !

VII

Aussi, c'était trop peu pour toi, terre bénie,
Que même au lendemain d'une longue agonie
Tes hommes aient pour toi fait leur devoir viril;
Voici que maintenant les femmes de la France
Se lèvent réclamant, superbes d'espérance,
Leur part de sacrifice et leur droit au péril.

VIII

Voici, que s'enrôlant, nombreuses volontaires,
Elles suivront aussi nos drapeaux dans nos guerres,
Où leurs combats seront de combattre la mort;
Voici qu'elles sont là debout, l'âme aguerrie,
Invoquant dans leur cœur le Dieu de la Patrie
Et comprenant déjà qu'il faut lutter encor.

IX

Ah! femmes! ce courage est grand, il est sublime,
Et devant le transport de foi qui vous anime

Les plus vaillants de nous n'ont qu'à baisser le front,
Ah ! quand nous vous aurons pour compagnes de gloire.
C'en sera bientôt fait d'arracher la victoire
Et que de prompts saluts nos blessés vous devront.

X

Oui, mères, filles, sœurs, épouses, fiancées,
Accourez, accourez en phalanges pressées,
Jamais plus noble espoir ne nous encouragea,
Jamais élan plus fier ne chassa nos alarmes :
Oh ! sœurs de charité de la Patrie en armes
Si vous saviez quel bien vous lui faites déjà !

XI

Si vous saviez quel est votre pouvoir suprême
Sur le sort du Pays et sur sa grandeur même,
Et quel amour pour vous dans notre amour pour lui,
Oui, si vous le saviez, et si vous vouliez, femmes
Du feu de vos regards ressusciter nos âmes
La France de demain serait faite aujourd'hui.

XI

CADÉDIS!

XI

CADÉDIS

A UN PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

Vous me fixez la figure ?
Vous me trouvez changé, hein ?
Dam ! Après mon aventure !
L'autre soir sur le chemin
Qui confine à la Garonne...

Mais d'abord, vous savez tous,
Qu'étant très bonne personne,
Moi, je n'aime pas les coups

Et donc j'allais sur la route,
Langoureusement distrait,
Quand, de la céleste voûte,
Le soleil, il disparait.
Rentrons, dis-je, l'heure en sonne.

Car, enfin, vous savez tous,
Qu'étant très bonne personne,
Moi, je n'aime pas les coups.

Quelqu'un m'insulte dans l'ombre
Répondre ? C'était commun,
Puis je n'étais pas en nombre :
J'étais tout seul contre Un !
Je fuis. L'autre, il m'environne.

Cadédis ! Vous savez tous,
Qu'étant très bonne personne,
Moi, je n'aime pas les coups.

Mais quoi ! cet homme sauvage,
Voyant que je ne dis rien,

M'envoie un sable au visage,
Passe son pied dans le mien,
Me renverse, se cramponne.....

Hé pauvre! Vous savez tous,
Qu'étant très bonne personne,
Moi, je n'aime pas les coups.

Il se cramponne et puis preste !
Sans demander oui ni non,
Me prend mon gilet, ma veste
Et jusqu'à mon pantalon :
Or, nous étions fin automne.

De certes, vous savez tous,
Qu'étant très bonne personne,
Moi, je n'aime pas les coups,

Nonobstant le sang me monte,
Je me retourne et ma foi,
On a parfois l'âme prompte,
Je lui dis : « Monsieur !.. j'ai froid. »
Écoutez comme il raisonne.

Est-ce pas, vous savez tous,
Qu'étant très bonne personne,
Moi, je n'aime pas les coups ?

Eh bien ! voyez comme il cause,
Il me dit, sans marchander :
« Quand on tient à quelque chose,
On se bat pour le garder. »
Ce lâche, je le soupçonne,

Avait appris comme vous,
Qu'étant très bonne personne,
Moi, je n'aime pas les coups.

XII

PRO PATRIA

En septembre 1870, un vieux jardinier de Bougival, nommé François Debergue, coupa jusqu'à cinq fois les fils télégraphiques établis par les Prussiens.

Découvert, arrêté et menacé de mort s'il recommençait : « Je suis Français, répondit-il, je recommencerai. » Les Prussiens accomplirent leurs menaces ; François Debergue fut passé par les armes.

Un mois plus tard, deux ouvriers, Jean-Martin et Jean-Baptiste Cardon, voulurent eux aussi servir la Patrie, et dans Bougival même, le jour de l'attaque de la Malmaison, ils faisaient le coup de feu contre les Prussiens. — Pris et fusillés, leur dernier cri fut : « Vive la France ! » La dernière parole de Jean-Martin avait été : « Dites à nos enfants que c'est pour le Pays que nous mourons. »

Un monument a été élevé à ces trois héros, sur le lieu même de leur supplice.

C'est à son inauguration solennellement faite le 22 septembre 1878 qu'ont été dits les vers suivants.

XII

PRO PATRIA

A ARTHUR BUCHERON,

A un Français qui se souvient.

Oublions, oublions ! voilà le cri des lâches,
De ceux pour qui la haine est un fardeau trop lourd,
Qui, reniant leurs droits et désertant leurs tâches,
Ont épuisé leur deuil dans leurs larmes d'un jour

Mais tous ces fiers enfants dont la France est la mere,
Gardant l'espoir au fond de leurs cœurs résolus,

Muets, mais sans oubli, sombres, mais sans colère,
Sont toujours là pleurant sur ceux qui n'y sont plus.

Et combien n'y sont plus depuis la triste guerre,
Combien de sang français notre France a perdu,
Qu'elle a donné de fils pour conserver sa terre,
Et ce qu'on nous a pris, comme on l'a défendu!

Car la lutte fut longue, héroïque, implacable;
Car nos soldats ont su mourir jusqu'à la fin;
Et nous n'avons subi la paix qui nous accable
Que broyés sous le nombre ou défaits par la faim.

Et que de dévouements dignes de notre histoire!
Oh! sachons bien bénir, sachons bien célébrer
Tous ces accès d'honneur qui nous sont de la gloire,
Ces immortelles morts qu'on est fier de pleurer!

L'exemple en naît si grand qu'on bénit l'hécatombe,
L'espoir en sort si haut qu'il passe les regrets
Et que le même jour voit surgir de leur tombe
L'ombre des lauriers verts et l'ombre des cyprès.

O braves : dont je viens saluer la mémoire,
Vous que Hoche ou Desaix eût pris pour compagnons
Fiers vaincus qui tentiez d'effrayer la victoire,
Que n'ai-je un nom qui puisse éterniser vos noms

Ces noms obscurs si beaux par l'obscurité même !
Nul d'entre ces martyrs ne s'est cru glorieux ;
Mais sacrés par leur sang qui leur fut un baptême,
Ces ignorés d'hier sont déjà des aïeux.

Martin, Cardon, et toi, simple et noble victime,
— Dont le cadavre même eût dû porter la croix, —
Debergue au cœur vaillant, Debergue au cri sublime,
Soyez tous trois bénis, vous êtes grands tous trois.

Toi surtout, vieux Français entêté de ta France,
Tenace défenseur de nos champs envahis,
Gloire à toi, grand vieillard si jeune d'espérance !
Gloire à vous, braves gens, honneur de mon pays !

Ah ! ces vieux plébéiens à l'ardente nature,
Propre sève de l'arbre, invisible au passant,

Par qui l'arbre grandit, par qui la forêt dure,
Ce sont eux la vigueur de la France et son sang.

Ce sont eux dont les mains construisent, plantent, sèment
Eux les forts artisans, eux les vrais travailleurs;
Ils aiment leur vieux sol sans bien savoir qu'ils l'aiment,
Patriotisme inné, bon entre les meilleurs.

Ils se disent parfois que les peuples sont frères,
Qu'il n'est pas de patrie et qu'on en peut changer,
Et puis vienne le jour de nos destins contraires,
Les revoilà Français, repoussant l'étranger.

Voilà leur sang qui bout et leur instinct qui crie;
Ces éternels Gaulois retroussent leurs sarraux,
Ils s'élancent, chantant l'hymne de la Patrie,
Et c'étaient des ingrats, et ce sont des héros.

Je le dis, et non pas en Français qui se vante,
Mais en homme témoin de nos efforts constants,
Jamais peuple n'eut tant de raisons d'épouvante,
Jamais peuple ne fut si brave si longtemps

C'est l'immortel honneur de notre chère France
Surprise désarmée, et s'armant tout à coup,
Qu'avec si peu d'espoir tant de persévérance !
Partout tant de périls, tant de luttes partout !

Que puisse notre deuil enorgueillir vos ombres,
O défenseurs par qui la gloire a survécu !
Vous dont le souvenir, rayon de ces jours sombres,
Éclaire et guidera votre Pays vaincu.

. . . .

Je ne jette pas là d'insulte inopportune
Aux meurtriers des morts, aux geôliers des vivants,
Mais si la Prusse en fête exalte sa fortune,
Notre France au travail doit bénir ses enfants.

DIPLOMATIE

Paris, 12 mai.

Cher Monsieur. . . . .

Le pouvoir sans la responsabilité est très dangereux pour celui qui l'exerce et peut provoquer bien du trouble et de la confusion dans l'État. . . . . .

Les affaires de Tunis approchent de la solution, qui, je l'espère, sera heureuse.

Nous n'avons qu'à nous louer de l'attitude de l'Allemagne dans cette question importante ; je me plais à manifester la reconnaissance que nous devons au gouvernement allemand. . . . .

(Lettre de M. Barthélemy Saint-Hilaire, ministre des affaires étrangères de France, à M. L. Richard Fleischer, directeur de la *Deutsche-Revue*.)

XIII

DIPLOMATIE

Ainsi le fait est vrai : ce videur d'écritoire
A perdu le cœur et l'esprit !
Son étonnant billet est vraiment de l'histoire,
Un Français l'a vraiment écrit !

Il a, nous éclairant sur notre humble campagne
Et sans qu'on vînt l'interroger,
Déclaré son Pays vassal de l'Allemagne
Et pris pour maître l'étranger.

Et cet étranger-là qu'acclame sa démence,
Ce loup-cervier aux yeux ardents,
Tient encor dans sa gueule un lambeau de la France
Qu'il broie encor entre ses dents.

Et c'est à l'heure même où la Prusse assemblée,
Dispersant notre souvenir,
Arrache à des Français leur langue mutilée,
Que ce Français vient la bénir !

C'est alors qu'accueillant un propos qu'on chuchote
Et qu'il sait bien être trompeur,
Il dénonce au pays son plus grand patriote,
Semant la honte avec la peur.

Rendons à l'ouvrier de ces œuvres mauvaises
Son vrai titre qu'il n'a pas pris :
« Le Ministre étranger des Affaires Françaises
Résident de Prusse à Paris. »

XIV

CHANSON KABYLE

XIV

CHANSON KABYLE

Imitée de l'Arabe Meçaoud

A ÉMILE GUIARD

O ma tête ne t'endors pas,
Veille dans mon corps, ô mon âme !

Voici la saison des combats :
Le lion rugit, le cerf brame ;
Mon sabre se rouille à mon bras,
Il lui faut du sang sur sa lame.

O ma tête ne t'endors pas !

Aux fleurs rouges des caroubas,
Mélangeant ses couleurs de flammes,
Notre étendard flotte là-bas,
C'est aussi du sang qu'il réclame.

Veille dans mon corps, ô mon âme !

Les marabouts, dans les casbahs,
Ont béni le chef qu'on acclame.
Que Mohamed guide nos pas !
Qui vit sans crainte, meurt sans blâme.

O ma tête ne t'endors pas,
Veille dans mon corps, ô mon âme !

XV

PROPOS DE TABLE

Il est dans le tempérament de la France, a dit le Chancelier, d'avoir tous les dix ans un mouvement d'expansion au dehors..... Cette fois, c'est vers les États barbaresques. Nous n'en sommes pas fâchés. C'est un gage de paix pour l'Europe.

(M. de Bismark au Général ...)

Avril 1881.

XV

PROPOS DE TABLE

A MON AMI JULES CLARETIE

Monsieur de Bismark qui nous aime,
Et qui le dit sur tous les tons,
Est pour nous d'une grâce extrême;
Il nous flatte, il nous sourit même,
Monsieur de Bismark qui nous aime,
Sait bien pourquoi nous nous battons.

Ce n'est pas parce qu'on nous brave
Jamais Français ne s'en troubla.
Sommes-nous pas de sang esclave ?
De la boue au front, ça se lave.
Ce n'est pas parce qu'on nous brave,
Le cas de guerre n'est pas là.

Chacun le sait, pourquoi le taire?
Le vrai motif, il saute aux yeux :
La pauvreté de notre terre,
Notre avarice héréditaire ;
Chacun le sait, pourquoi le taire?
Les fils font comme les aïeux.

Tous les dix ans, vaille que vaille,
Quittant notre gîte ensablé,
Nous allons quérir la bataille,
Dam ! Quand un peuple est sur la paille
Tous les dix ans, vaille que vaille,
Il faut bien qu'il vole du blé !

Quand on n'a pas d'autre industrie,
Pas d'autre art et pas d'autre état,

Avec quoi nourrir la Patrie?
La faim grogne, le ventre crie...
Quand on n'a pas d'autre industrie,
Il n'est métier que de soldat.

Que voulez-vous? La chose est triste,
A chaque pays son destin;
L'un est soudard, l'autre est artiste,
Chacun sa loi, nul n'y résiste,
Que voulez-vous? La chose est triste.
Nous ne vivons que de butin!

C'est notre art à nous, la rapine,
Race de chiens, peuple de loups,
Pullulant comme la vermine,
Il est temps qu'on nous extermine,
C'est notre art à nous, la rapine;
Les Khroumirs d'Europe, c'est nous!

XVI

LES DEUX DÉESSES

XVI

LES DEUX DÉESSES

A MADAME EDMOND ADAM

A la très Française Auteur de *Grecque*.

I

La guerre avait été rapide, mais sanglante.
Un deuil mêlé d'angoisse assombrissait les yeux ;
Et, vers un ciel meilleur levant sa main tremblante,
Athène avait placé la Paix au rang des dieux.

II

En vain, grand ennemi de ces cultes d'Asie,
Qui pouvaient énerver son peuple et l'affaiblir,

Périclès trouvait l'heure imprudemment choisie :
La volonté d'Athène avait dû s'accomplir.

III

Le temple s'élevait auprès de l'ancien Stade,
Sur la place où jadis avait campé Xerxès,
Ictinus en avait dessiné la façade,
Et le portique était l'œuvre de Mnésiclès.

IV

Les colonnes étaient de marbre pentélique ;
Par deux portes d'argent le portail était clos ;
Et sous le péristyle, à la muraille oblique,
Zeuxis et Parrhasius avaient peint deux tableaux :

V

— Sur l'un : au grand soleil c'est la moisson qui chante,
Sans ombre, les figuiers ne sont pas assez hauts,
Mais la gaîté rayonne et mêle, encourageante,
Le bruit léger des voix au bruit sourd des fléaux.

VI

Sur leurs fronts gracieux, portant la lourde gerbe,
Les jeunes filles vont riant aux jeunes gens ;
L'été splendide a fait la récolte superbe,
Et l'hiver peut venir sans trouver d'indigents.

VII

Le second représente un gai faubourg d'Athènes :
Par la sérénité tranquille des beaux soirs,
Les vendangeurs lassés courent boire aux fontaines,
Et, pieds nus, les enfants dansent dans les pressoirs.

VIII

Dans un coin, à l'écart des gaités populaires,
Une femme au sein blanc berce son fils, qui dort,
Tandis que sur le quai, déchargeant ses galères,
Un marchand réjoui sourit à ses sacs d'or.

IX

Tous les abords du temple étaient plantés de roses,
Comme si pour prier l'âme s'y parfumait;
Et, comme pour cacher les horizons moroses,
Au loin l'Hymette en fleurs dressait son gai sommet.

X

Le sanctuaire était plus radieux encore.
Jamais divinité n'eut plus divin séjour,
Et, lumineux berceau d'une éternelle aurore,
Douze lampes d'albâtre y brûlaient nuit et jour.

XI

Mais, voici qu'au milieu même du sanctuaire,
Une image trônait, lourde, aux membres épais,
Œuvre infime de quelque infime statuaire,
Et cette image était l'image de la Paix.

XII

Levant sans majesté son front sans hardiesse,
Tendant, d'un geste bas, ses deux mains pleines d'or,

L'idole n'avait rien, hélas, d'une décsse !
Et cependant le grand Phidias vivait encor.

XIII

Phidias vivait encor, qui, du marbre rebelle
Miraculeux dompteur et vainqueur merveilleux,
Avait fait Zeus si noble et Minerve si belle,
Qu'on disait que Phidias divinisait les dieux.

XIV

Alors pourquoi ce bloc informe dans ce temple?
Quand la beauté pouvait resplendir sur l'autel.
Pourquoi ce spectre vain que la foule y contemple ?
D'où vient, chez un tel peuple, un aveuglement tel ?

XV

Est-ce donc qu'oubliant ce sublime génie,
Comme un autre Aristide admiré trop longtemps,
Lasse de l'applaudir, Athènes le renie ?
Ou si l'ardent Phidias est vieux à soixante ans?

XVI

Pourtant, quand l'architecte eut dressé son portique
Et que, pour y placer une divinité,
Athènes eut convoqué les sculpteurs de l'Attique,
C'était d'abord Phidias qui s'était présenté.

XVII

Et l'assemblée avait eu lieu dans cette enceinte,
Où, pour la République, Athène allait aux voix;
Car ce peuple, pour qui l'art était chose sainte,
Délibérait du Beau comme il eût fait des lois.

XVIII

Le premier qui parla fut un tisseur d'étoffe,
Et qui tissait aussi l'idée avec les mots,
Une sorte de vieil artisan philosophe,
Pour qui la guerre était le plus affreux des maux.

XIX

Il avait sur la foule un assez grand empire.
Peut-être en d'autres temps l'eût-on moins écouté ;

Mais il est des instants mauvais où l'homme est pire,
Où l'âme d'un grand peuple est lasse de fierté.

XX

« Maitre, dit-il, l'idée est tout dans notre idole.
Elle ne peut avoir deux sens ni deux aspects.
Il faut que l'attitude affirme le symbole,
Dis-nous comment tu veux représenter la Paix. »

XXI

« Ah! dit Phidias, la Paix est sublime et féconde!
Bien fou qui, la tenant, ose la hasarder!
Mais plus fou qui s'y fie, et le plus fou du monde
Qui, sans veiller sur elle, espère la garder!

XXII

» Aussi, moi j'en ferais une sœur de Minerve,
Étincelante, armée, au front majestueux
Ses regards fixeraient l'horizon, qu'elle observe;
Deux ailes d'or pourraient l'emporter dans les cieux. »

XXIII

L'homme dit : « Périclès eût choisi ton symbole. » —
« C'est donc, reprit Phidias, qu'il est digne de lui. » —
« Une Paix casque au front ! une Paix qui s'envole !...
Prête à combattre alors ? » — « Prête à combattre, oui. » —

XXIV

« Soit donc ! Mais cette Paix pense trop à la guerre ;
Elle s'entendrait mal aux soins de nos troupeaux.
Celle que nous voulons est d'aspect plus vulgaire,
Assise, et par son or achetant son repos. »

XXV

En l'entendant, Phidias fut profondément triste ;
Car dans ce cœur épris du Beau comme du Bien,
Le citoyen souffrait tout autant que l'artiste,
Et voici ce que fut le cri du citoyen :

XXVI

« O peuple au cœur changeant, gardez-vous de l'en croire,
N'écoutez pas cet homme, ô peuple au cœur léger

Son immuable paix n'est qu'un rêve illusoire;
Sommes-nous sans voisins pour être sans danger ? »

XXVII

Et comme on l'accueillait d'un murmure de blâme:
« C'est donc vraiment pour tous que cet homme parla ?
Vous voulez donc vraiment cette déesse infâme ?... »
Le peuple répondit : « Nous voulons celle-là. »

XXVIII

Alors le grand Phidias, père de la sculpture,
Se dressant au milieu de ces hommes surpris,
Et de tout son grand nom grandissant sa stature,
Laissa tomber sur eux son généreux mépris :

XXIX

« Moi, Phidias, créateur des dieux aux fronts augustes,
Par qui l'inanimé reste à jamais vivant,
Moi, le prompt serviteur de vos volontés justes,
Je refuse de vous servir et je défends...

XXX

» Je défends ! Entendez-vous tous, hommes d'Athènes? »
Et son bras s'étendait dans un geste de roi,
Et sa voix jetait haut ses paroles hautaines :
« Je défends à quiconque a travaillé sous moi,

XXXI

» A quiconque se dit et se sait mon élève,
Qu'il soit tailleur de pierre ou fondeur de métaux,
De donner une forme humaine à votre rêve,
Et de souiller pour vous sa main ni ses marteaux.

XXXII

» Car la divinité de votre allégorie
Cache son front hideux sous un masque trompeur.
La mienne encore pouvait protéger la patrie ;
Mais ce n'est pas la Paix. la vôtre, c'est la Peur ! » —

. . . .
. . . .

XXXIII

Voilà pourquoi l'idole était lourde et mal faite,
Pourquoi, sourd aux appels de son peuple égaré,
Périclès refusa d'en consacrer la fête,
Et comme quoi le temple était déshonoré.

XVII

LES PACIFIQUES

XVII

LES PACIFIQUES

A ALBERT DELPIT

Au poète de l'*Invasion* et des *Dieux qu'on brise*

I

« Où vas-tu, conscrit ? — A mon poste. —
» Quoi faire ? — Servir mon pays. —
» Ah ! deux fois absurde riposte,
» Bien fou qui s'offre en holocauste,
» Sers-toi donc toi-même et t'en fuis.

II

» D'où reviens-tu, blessé stupide? —
» De la bataille où j'ai vaincu;
» Victoire éclatante et splendide,
» Le sort d'un peuple s'en décide. —
» Et ton sort à toi, qu'en dis-tu?

III

» Bon an mal an, dans tes campagnes,
» A faire ton métier de chien,
» Plus tenu qu'on ne l'est aux bagnes,
» Officier, qu'est-ce que tu gagnes? —
» Un peu d'honneur. — Ça vaut combien?

IV

» Citoyen qui fais l'exercice,
» Quel est ton but? — Me tenir prêt. —
» Prêt à quoi, fusilier novice?
» Tu veux ta part de sacrifice :
» Prends garde à ta part de regret.

V

» Et vous, peintres, sculpteurs, poëtes.
» Votre travers est singulier
» De nous rappeler nos défaites;
» Belle besogne que vous faites!
» Nous cherchons à les oublier.

VI

» Honneur? devoir? affronts? vengeance?
» Chansons barbares que cela!
Le sage est homme d'indulgence.
Des affronts! Est-ce qu'il y pense?
De l'honneur! Est-ce qu'il en a?

VII

La vie est courte, camarade,
» N'allons pas encor l'abréger.
» Foin de ces conseillers maussades!
» Ces mauvais prêcheurs de croisades
» Ils nous renverraient au danger.

VIII

» Et pour quoi faire? Pour reprendre
» Le prestige de nos drapeaux !
» Orgueil est mort, paix à sa cendre.
» Laissons-nous doucement descendre:
» La déchéance est un repos. » —

IX

Allons ! hardi les pacifiques :
Reniez bien les maux soufferts,
Rendez les lâches bien cyniques,
Organisez bien les paniques
Préparez-nous bien nos revers.

X

Car d'empêcher qu'on nous assaille
Vos désirs y sont superflus.
Vos efforts ne sont pas de taille ;
Nous aurons toujours la bataille :
C'est du cœur que nous n'aurons plus.

XVIII

BONNE CHANCE!

BONNE CHANCE

AU CAPITAINE ANDRÉ D***

Les Khroumirs sont dans la montagne.
Sonnez, clairons ! Poudre, chantez !
Et vous, soldats, bonne campagne
Bienheureux qui vous accompagne,
Chers frères d'armes qui partez.

Oui, bienheureux qui sert la France,
Bienheureux ceux qui vont courir

Aux dangers comme à la souffrance :
C'est une fière préférence
Que d'être choisi pour mourir !

Non que ce soit la grande guerre,
Ni qu'il faille nous en troubler ;
Mais cette marche militaire,
C'est sous le feu qu'ils vont la faire
Et le sang français va couler.

Le sang français ! trésor auguste
Qu'on amassait avec ferveur ;
Qui devait, à la force injuste,
Opposer l'équité robuste
Et nous racheter notre honneur....

Et pourtant il faut s'y résoudre,
Ce trésor, il faut en donner !
Qui nous juge doit nous absoudre ;
Les Khroumirs font parler la poudre,
Le canon français doit tonner.

Bonne chance, et que Dieu vous garde.
Soldats, vengeurs de nos fiertés.
La France en armes vous regarde.
O chers porteurs de sa cocarde,
C'est son cœur que vous emportez !

XIX

LA DIANE

XIX

LA DIANE

O misère de la richesse!
L'or jaillit sans cesse et sans cesse
Du beau sol dont Dieu nous fit don;
Le voleur d'hier nous surveille,
Et ce peuple est là qui sommeille
Bercé par quelque gai fredon...

Ah! Clairon, réveille, réveille,
Ah! Clairon, réveille-nous donc!

C'est un lourd fardeau que la haine,
Et le repos de l'âme humaine,
C'est l'oubli qui mène au pardon :
Mais Metz pleure, mais Strasbourg veille,
Et la conquête se fait vieille,
Et le conquérant se fait bon...

Ah ! Clairon, réveille, réveille,
Ah ! Clairon, réveille-nous donc !

Qu'un soufflet nous frappe au visage !
« Baissez le front ! » nous dit le sage...
Le sage ! Est-ce bien là son nom ?
Sait-il bien ce qu'il nous conseille ?
Baisser le front, c'est à merveille,
Mais le relever pourra-t-on ?

Ah ! Clairon, réveille, réveille,
Ah ! Clairon, réveille-nous donc !

Sonne, sonne ! qu'à ta fanfare
La grande France qui s'égare

Reprenne enfin son ancien ton.
Ouvrons le cœur, tendons l'oreille,
Et que la langue de Corneille
Nous souffle l'âme de Caton.

Va! Clairon, réveille, réveille,
Va! Clairon, réveille-nous donc!

FIN

TABLE

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B.

CHANTS
DU SOLDAT

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

Ouvrage couronné par l'Académie française

PAUL DÉROULÈDE

CHANTS DU SOLDAT

Cent-vingt-quatrième édition



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, rue Auber, 3

1887

A CEUX QUI M'ONT APPRIS A AIMER MA PATRIE

A MON PÈRE, A MA MÈRE

PAUL DÉROULÈDE.

JANVIER 1872.

I

VIVE LA FRANCE!

I

VIVE LA FRANCE!

Oui, France, on t'a vaincue, on t'a réduite même,
Et comme il n'a pas eu pour preuve le succès,
A ton courage encore on jette l'anathème,
Et les Français s'en vont rabaissant les Français.

Que la faute fut grande et cette guerre folle,
Qui le nie? Ils sont là nos désastres d'hier.

Mais qu'au bruit des canons tout un passé s'envole!
Que tout un avenir soit brisé sous ce fer!

Que la France n'ait plus, chez les peuples du monde,
Ni voix dans leurs arrêts ni place à leurs grandeurs!...
C'est une calomnie infâme et si profonde,
Qu'un vaincu qui la dit étonne ses vainqueurs.

Non, France, ne crois pas ceux qui te disent lâche,
Ceux qui voudraient nier ton âme et ses efforts :
Sans gloire et sans bonheur, tes fils ont fait leur tâche,
Mais ils l'ont faite, et Dieu ne compte plus tes morts.

J'ai vu de pauvres gens tomber sans une plainte;
D'autres — je les ai vus — ont combattu joyeux,
Et, pieux chevaliers de cette guerre sainte,
Sont morts, l'amour dans l'âme et le ciel dans les yeux.

Ils ont lutté, n'étant ni l'espoir ni le nombre.
Et sans cesse détruits, et renaissant toujours,
C'est un éclair divin de cette époque sombre,
Que ces martyrs voulant leurs supplices moins courts.

Je les ai vus, marchant les pieds nus sur la neige,
Succomber de fatigue et non de désespoir;
La misère et la faim leur servaient de cortége,
Mais ils marchaient, ayant pour guide le devoir.

J'en ai vu qui, captifs, s'échappaient d'Allemagne,
Revenaient aux dangers à travers les dangers,
Et, sans revoir leurs toits, reprenant la campagne,
Retombaient par deux fois aux mains des étrangers.

Ce n'était pas toujours des soldats, notre armée!
Mais j'ai vu des blessés venir, saignant encor,
Reprendre dans les rangs leur place accoutumée,
Et, luttant tout meurtris, se guérir dans la mort.

J'ai vu des régiments, aux jours de défaillance,
Se porter en avant et se dévouer seuls,
Pour qu'on pût dire au moins, en parlant de la France.
Que ses drapeaux étaient encor de fiers linceuls;

Que nous savions encor mourir, sinon combattre.
Et puis, nous n'avons pas toujours été si bas :

Frœschwiller est l'assaut d'un homme contre quatre
Et de ces assauts-là les Prussiens n'en font pas!

Gravelotte et Borny ne sont pas des défaites;
Les vivants ont vengé les morts de Champigny;
Les gloires de Strasbourg échappent aux conquêtes,
Et Paris affamé n'a jamais défailli!

Oui, Français, c'est un sang vivace que le vôtre!
Les tombes de vos fils sont pleines de héros;
Mais sur le sol sanglant où le vainqueur se vautre,
Tous vos fils, ô Français! ne sont pas aux tombeaux.

Et la revanche doit venir, lente peut-être,
Mais en tout cas fatale, et terrible à coup sûr;
La haine est déjà née, et la force va naître :
C'est au faucheur à voir si le champ n'est pas mûr.

II

LE CLAIRON

II

LE CLAIRON

L'air est pur, la route est large,
Le Clairon sonne la charge,
Les Zouaves vont chantant,
Et là-haut sur la colline,
Dans la forêt qui domine,
Le Prussien les attend.

Le Clairon est un vieux brave,
Et lorsque la lutte est grave,
C'est un rude compagnon ;
Il a vu mainte bataille
Et porte plus d'une entaille,
Depuis les pieds jusqu'au front.

C'est lui qui guide la fête.
Jamais sa fière trompette
N'eut un accent plus vainqueur,
Et de son souffle de flamme,
L'espérance vient à l'âme,
Le courage monte au cœur.

On grimpe, on court, on arrive,
Et la fusillade est vive,
Et les Prussiens sont adroits,
Quand enfin le cri se jette :
« En marche! A la baïonnette! »
Et l'on entre sous le bois.

A la première décharge,
Le Clairon sonnant la charge,

Tombe frappé sans recours;
Mais, par un effort suprême,
Menant le combat quand même,
Le Clairon sonne toujours.

Et cependant le sang coule,
Mais sa main, qui le refoule,
Suspend un instant la mort,
Et de sa note affolée
Précipitant la mêlée,
Le vieux Clairon sonne encor.

Il est là, couché sur l'herbe,
Dédaignant, blessé superbe,
Tout espoir et tout secours;
Et sur sa lèvre sanglante,
Gardant sa trompette ardente,
Il sonne, il sonne toujours.

Puis, dans la forêt pressée,
Voyant la charge lancée,
Et les Zouaves bondir,

Alors le Clairon s'arrête,
Sa dernière tâche est faite,
Il achève de mourir.

III

L'ARRIÈRE-GARDE

III

L'ARRIERE-GARDE

C'était après un jour de lutte et de défaite,
— Hélas! de pareils jours furent nombreux pour nous! —
L'armée en désarroi commençait la retraite,
Et la neige montait, froide, jusqu'aux genoux.

Les vainqueurs cependant, épuisés de victoire,
Respectaient ce départ par crainte d'un retour

On marchait; le sol blanc rendait la nuit moins noire
Et l'on eut vite atteint les forêts d'alentour.
Soudain, malgré tout ordre et malgré toute crainte,
On vit s'arrêter là cette armée aux abois;
Un tison ralluma bientôt la pipe éteinte,
Et les feux du bivouac illuminaient les bois.
On eût dit une halte au fond d'un cimetière.
La neige parcourue était rouge de sang,
Et, lassés des efforts d'une journée entière,
Tous les soldats mêlés ne cherchaient plus leur rang.
Ils tombaient harassés au hasard de la place,
Devant le premier feu, dans le premier ravin;
Et plus d'un s'endormit ce soir-là sur la glace,
Que ne réveilla pas le jour du lendemain.

O nuit cruelle! nuit pleine de funérailles!
Ce n'était pas assez de luttes, de batailles,
Et du fer et du plomb, ce n'était pas assez!
Quand on était sorti vivant de ces mitrailles,
Le froid prenait au cœur et la faim aux entrailles,
Et l'on crevait, ainsi qu'un chien, dans les fossés.

Or les Prussiens, voyant ces lueurs dans l'espace,
Comprirent qu'ils pouvaient alors continuer,

Que les chefs étaient las ; que l'armée était lasse ;
Et, comme des chacals reprennent une trace,
Ils partirent, flairant des blessés à tuer.
La lisière du bois était gardée à peine,
Et le sursaut fut grand, et grandes les clameurs
Lorsque sur le chemin la colonne prussienne
Déboucha, tiraillant gaîment sur les dormeurs.

« Ah! trahison ! » Ce fut le cri de la déroute,
Mais un vieil officier — un Français celui-là —
Rallia les fuyards au milieu de la route,
Fit éteindre les feux sous la neige, et resta.
Alors, sous le ciel noir et sur la terre sombre,
La lutte commença, — lutte d'agonisant ! —
Les fusils jetaient seuls leurs éclairs dans cette ombre,
Et les branches du bois sifflaient en se brisant.
De longs cris dominaient la mêlée incertaine :
« König und Vaterland ! » chantaient les Prussiens,
« Pour la France ! » avait dit notre vieux capitaine,
Et répétant ces mots d'espérance et de haine,
Chacun dans cette nuit reconnaissait les siens.

Au milieu d'un de ces silences pleins d'alarmes,
Comme il en est pendant qu'on recharge les armes

Et que les combattants, par un commun accord
Suspendant le combat, laissent souffler la Mort,
Un éclair traversa la broussaille voisine;
Le capitaine mit la main sur sa poitrine :
« Au cœur! » murmura-t-il déjà mort à demi,
Mais avant de tomber, plantant son sabre en terre :
« C'est ici, mes enfants, que je veux qu'on m'enterre.
» Honte à qui laisserait mon corps à l'ennemi! »

Il tomba, vomissant le sang à pleine bouche.

Et, comme si son âme eût passé dans les cœurs,
Tous ces hommes saisis d'un courage farouche,
Se ruèrent hurlant au milieu des vainqueurs.

. . . .

Nous avons eu parfois de ces courtes revanches!
Et lorsque le soleil apparut dans les branches,
Comme un masque de pourpre à travers des barreaux,
Tout s'était apaisé dans la forêt meurtrie,
La tombe se creusait au sol de la Patrie,

Et les martyrs avaient dispersé les bourreaux.

———

IV

LE TURCO

IV

LE TURCO

A Mme M. P.-G.

C'était un enfant, dix-sept ans à peine,
De beaux cheveux blonds et de grands yeux bleus.
De joie et d'amour sa vie était pleine,
Il ne connaissait le mal ni la haine ;
Bien aimé de tous, et partout heureux.
C'était un enfant, dix-sept ans à peine,
De beaux cheveux blonds et de grands yeux bleus.

Et l'enfant avait embrassé sa mère,
Et la mère avait béni son enfant.
L'écolier quittait les héros d'Homère;
Car on connaissait la défaite amère,
Et que l'ennemi marchait triomphant.
Et l'enfant avait embrassé sa mère,
Et la mère avait béni son enfant.

Elle prit au front son voile de veuve,
Et l'accompagna jusqu'au régiment.
L'enfant rayonnait sous sa veste neuve;
L'instant de l'adieu fut l'instant d'épreuve:
« Courage, mon fils! — Courage, maman! »
Elle prit au front son voile de veuve,
Et l'accompagna jusqu'au régiment.

Mais lorsque l'armée eut gravi la pente :
« Mon Dieu! disait-elle, ils m'ont pris mon cœur.
» Tant qu'il est parti, mon âme est absente. »
Et l'enfant pensait : « Ma mère est vaillante,
» Et je suis son fils, et je n'ai pas peur. »
Mais lorsque l'armée eut gravi la pente :
« Mon Dieu! disait-elle, ils m'ont pris mon cœur. »

Le petit Turco se battait en brave;
Mais quand vint l'hiver, il toussait bien fort.
Et le médecin, voyant son œil cave;
Lui disait : « Partez, mon enfant, c'est grave! »
L'enfant répondait : « Non, non, pas encor! »
Le petit Turco se battait en brave,
Mais quand vint l'hiver, il toussait bien fort.

« Non, je ne veux pas quitter notre armée
» Tant que les Prussiens sont dans mon pays.
» Je veux jusqu'au bout chasser ces bandits;
» Je veux pouvoir dire à ma mère aimée :
» Si je te reviens, c'est qu'ils sont partis.
» Non, je ne veux pas quitter notre armée
» Tant que les Prussiens sont dans mon pays. »

Pendant quelques jours, le sort nous fit fête,
Et les Allemands fuyaient devant nous.
Mais ils s'étaient fait un camp de retraite;
Devant ces fossés leur fuite s'arrête,
Et tous ces renards rentrent dans leurs trous.
Pendant quelques jours, le sort nous fit fête,
Et les Allemands fuyaient devant nous.

Les remparts sont hauts, la plaine est immense.
Tout ce qui s'approche est bientôt détruit.
On fuit, on revient, l'assaut recommence.
Et le régiment des Turcos s'élance,
Et le régiment des Turcos périt...
Les remparts sont hauts, la plaine est immense.
Tout ce qui s'approche est bientôt détruit.

L'enfant est tombé, frappé d'une balle,
Mais un vieux soldat l'a pris sur son dos.
Il ne connaît pas la fuite fatale;
La mort a déjà cerné son front pâle;
Ses yeux sans regards sont à demi clos.
L'enfant est tombé, frappé d'une balle,
Mais un vieux soldat l'a pris sur son dos.

Et le grand Arabe est là qui le garde,
Au bord d'une source, au fond d'un ravin.
Au loin le canon mugit et bombarde;
Levant doucement sa tête hagarde,
Son regard mourant s'anime soudain.
Et le grand Arabe est là qui le garde,
Au bord d'une source, au fond d'un ravin.

« Où sont les Prussiens? Réponds, réponds vite.
» Les avons-nous bien vaincus cette fois?
» Sommes-nous en France, et sont-ils en fuite? »
Et l'enfant, voyant que l'Arabe hésite,
Reprit tristement de sa douce voix :
« Où sont les Prussiens? Ah! réponds-moi vite
» Dis, les avons-nous vaincus cette fois? »

Et le vieux Turco se prit à lui dire :
« Oui, petit Français, tu les as vaincus.
» — Alors? je m'en vais, veux-tu me conduire?
» O ma chère mère!... » Et dans ce sourire
L'enfant s'endormit et ne parla plus.
Et le vieux Turco ne cessait de dire :
« Oui, petit Français, tu les as vaincus. »

V

FRAGMENT

. . . . Richmond . . .
Give me some ink and paper in my tent
I'll draw the form and model of our battle,
Limit each leader to his several charge
And part in just proportion small power

(Shakespeare -- *Richard III*)

V

FRAGMENT

. . . .

Il fait nuit; la diane a sonné, tout s'éveille;
Les hommes sont sortis des tentes qu'on abat;
La soupe est sur le feu, le vin dans la bouteille,
Et, chantant et riant à la flamme vermeille,
Ces diables de Français commencent leur sabbat :
C'est le joyeux lever d'un matin de combat.

Pourtant nos ennemis, qu'aucun feu ne dévoile,
Ont entendu, muets, ces cris qu'ils ont comptés;
Ils ont compté la veille, aux blancheurs de la toile,
Combien d'hommes campaient dans ces immensités.
Dans nos feux de bivouac ils comptent chaque étoile;
Et leurs ordres sont pris, et leurs plans arrêtés.

Mais eux, combien sont-ils, les Prussiens? — On l'ignore,
Personne ne le cherche et n'a l'air d'y songer.
On chante dans la nuit, on se bat à l'aurore,
Et sans savoir par où l'assaut va s'engager :
On sait que les Français sont des Français encore,
Et qu'ils se tourneront du côté du danger.

— C'est ainsi que se perd, grande et presque admirable,
Sous cet orgueil léger, la valeur d'un pays;
C'est ainsi que la faute en remonte implacable
Des soldats mal guidés aux chefs mal obéis;
C'est ainsi que des fous, que leur folie accable,
Disent : Dieu n'est pas juste et l'on nous a trahis!

VI

LA MARSEILLAISE

VI

LA MARSEILLAISE

Ah! ne la chantons plus, par pitié pour nous-mêmes;
Le jour venu, marchons sans cris et sans blasphèmes,
Comme de fiers vaincus, qui, sûrs de leur effort,
N'ont qu'un but : la revanche, ou qu'un recours : la mort.

D'ailleurs, écoutez bien cette histoire maudite,
Et que, si quelques-uns vous l'ont déjà redite,

Si déjà vous l'avez entendue et souvent,
Tant mieux : clou martelé n'entre que plus avant.

Vous l'aimez, n'est-ce pas, notre hymne populaire?
Vous aimez ses élans et sa sainte colère;
Vous y cherchez toujours, fils encore orgueilleux,
Le sublime passé de vos puissants aïeux;
Et vous vous rappelez, à cette voix féconde,
Nos trois couleurs flottant aux quatre coins du monde,
Les peuples confondus et les rois affolés;
La grande France enfin ! vous vous la rappelez?
Eh bien, rappelez-vous qu'au jour de la défaite,
Qu'à Sedan — ce nom seul vous fait courber la tête —
Rappelez-vous, Français, qu'en ce jour de malheurs,
Tandis que les vaincus se rendaient aux vainqueurs,
Tandis qu'ils emportaient dans leur âme meurtrie
Le spectre mutilé de la pauvre Patrie,
Qu'ils pleuraient la défaite et quittaient les combats,
Enfin qu'ils s'avançaient, sans armes, nos soldats,
O coup que rien n'efface! ô mal que rien n'apaise.

Le clairon prussien sonnait *la Marseillaise!*

VII

CHASSEURS A PIED

VII

CHASSEURS A PIED

Le soleil du matin a chassé les étoiles;
Les flocons lumineux tombent en voltigeant.
Sur la terre la neige a jeté ses longs voiles,
Et les branches du bois se couronnent d'argent.

Les petits Vitriers — c'est ainsi qu'on les nomme —
Ont mis leur baïonnette au bout de leur fusil;

Ils passent lestement sous les pommiers sans pommes;
Ils vont, et leurs pieds noirs font chanter le grésil.

Les Prussiens sont encore installés dans la ferme,
Il s'agit de la prendre et de les débusquer;
Le bataillon muet s'avance d'un pas ferme;
Mais des canons sont là prêts à se démasquer.

Tout à coup, dans le fond d'un ravin où l'on saute,
Un cri de mort se fait entendre : « C'est de l'eau! »
La glace était récente, et la neige était haute,
Et ce linceul avait recouvert ce tombeau.

Ils sont ensevelis jusques à la ceinture;
Le courant les renverse et la glace les tient.
— Vaincu par les Prussiens, vaincu par la nature,
O mon Pays, quel Dieu terrible que le tien! —

Les Allemands joyeux sortent de leurs tanières,
Nous voilà désarmés, les voilà résolus,
Hourrah! L'heure est propice aux haines meurtrières,
Et leur canon se dresse au revers du talus.

Pourtant leur officier apparaît sur la crête :
« Vous n'avez qu'à vous rendre, on va vous secourir. »
Cet atroce marché soulève une tempête :
« Tu peux te retirer, nous n'avons qu'à mourir ! »

Mais le vieux commandant, d'un ton triste et sévère :
« Et moi, je ne veux pas que vous mouriez ainsi.
» Rendez-vous, mes enfants, vous ne pouvez rien faire. »
Et tous ces moribonds se rendent à merci.

Les Prussiens cependant les hissent sur la rive ;
Déjà les dragons bleus les forment en convoi,
Quand à la fin le tour du commandant arrive :
« J'ai sauvé mes soldats, dit-il, et non pas moi ! »

Et, repoussant alors la corde qu'on lui lance,
Il se laisse engloutir par le gouffre glacé ;
Les pauvres prisonniers saluent le trépassé,
Et, voyant cette fin, ils ont cette espérance :
La France n'est pas morte encor. — « Vive la France ! »

VIII

ÉVASION

VIII

ÉVASION

Les Turcos marchent deux à deux,

Ils sont sans fusils, sans cartouches;
Ils marchent, et dans leurs grands yeux
La haine a des éclairs farouches;
Des cris sourds passent sur leurs bouches:
Les Prussiens chantent derrière eux.

Cependant dans la plaine immense,
Près des canons trois fois conquis,
— O jour de deuil ! jour de vaillance ! —
Leurs frères sont morts pour la France :
Eux qui ne sont pas morts sont pris.

On les emmène en Allemagne ;
Ils y seront au point du jour ;
Mais la nuit tombe et l'ombre gagne,
On bivouaque dans la campagne :
Les Prussiens veillent tour à tour.

Leurs sentinelles vont et viennent,
Sous les manteaux le reste dort ;
Et des craintes qui leur surviennent,
Tout bas les Turcos s'entretiennent
Autour d'un grand feu de bois mort.

— « Où les mène-t-on? Pourquoi faire?
» Que vont-ils être, ces soldats?
» La mort, ils ne la craignent guère!
» Mais plus de poudre et plus de guerre...
» Et pourtant on se bat là-bas ! »

Ils se regardent sans rien dire :
S'ils sont bien forts, ils sont bien peu;
Et qu'une sentinelle tire,
C'est le réveil et le martyre...
Mais l'audace est fille de Dieu!

Ce qu'il faut, c'est que l'on s'élance,
Que des Prussiens qui veillent là,
Pas un n'appelle à sa défense ;
C'est qu'on les égorge en silence;
Et ce qu'il faut, on le fera.

Ils rampent ; l'espoir les anime;
Un signe est fait, ils sont debout,
Mais, avant de tenter le crime,
Chacun regarde sa victime,
Voit son but et choisit son coup.

Et puis, dans un élan sauvage,
Les Arabes se sont dressés;
Ils font leur besogne avec rage,
Personne n'échappe au carnage ;
Et quand tout est mort, c'est assez.

C'est assez ; sur toutes les bouches
Les chants sont revenus joyeux :
Les Turcos ne sont plus farouches,
Ils ont des fusils, des cartouches,
Et l'immensité devant eux.

IX

A LA BELGIQUE

IX.

A LA BELGIQUE

A Mme LA Bne A. P.

Salut, petit coin de terre,
Si grand de bonté,
Où l'on vous rend si légère
L'hospitalité ;

Où tout ce que l'on vous donne,
Sourire ou pitié,

N'a jamais l'air d'une aumône,
Mais d'une amitié;

Où les âmes si sereines
Ont les yeux si doux,
Que les tourments et les haines
S'y reposent tous!

Salut, terre fraternelle,
Où tout m'a tant plu!
Peuple bon, race fidèle,
Belgique, salut!

Va! la France a la mémoire
De ces jours de deuil,
Où la défaite sans gloire
Brisait notre orgueil;

Où, fuyant, vaincus débiles,
Un puissant vainqueur,
Tu nous as ouvert tes villes,
Tes bras et ton cœur.

Puis, douce comme une mère,
Tu nous as bercés;
Mieux encor, chère infirmière
Tu nous as pansés.

Tu nous as mis sur nos plaies
Saignantes encor,
Ce baume, les larmes vraies,
La foi, ce trésor!

Si bien que plus d'un t'a prise,
À voir tes vertus,
Pour une pauvre sœur grise,
N'aimant que Jésus.

Mais je te connais, mignonne
Je te connais mieux,
Et sous ton voile de nonne
Ton cœur bat joyeux.

J'ai, sur ta lèvre rebelle,
Surpris un doux nom,

Et c'est Van Dyck qu'il s'appelle,
Ne dis pas que non !

J'ai vu dans ta vieille église
Rubens sur l'autel;
Metsys a peint ta devise.
Van Eyck ton missel.

J'ai vu, les jours de dimanche,
Téniers l'étourdi
Déposer sur ta main blanche
Son baiser hardi.

J'ai vu tes nouveaux apôtres
Portaels et Gallait,
J'ai vu ces gloires et d'autres
Que l'on t'envîrait,

Si l'envie était facile
Avec ta douceur,
Et si la France indocile
N'était pas ta sœur,

Ah! crois-moi, belle ingénue
Au chaste maintien,
C'est pour t'avoir bien connue
Que je t'aime bien.

Sous cette robe de laine
Que nous vénérons,
Va ! tu n'es rien moins que reine,
Reine à trois fleurons!

Les arts sont ton diadème,
Rien ne l'obscurcit;
Et je t'admire et je t'aime;
Salut et merci!

Mais tu vois, terre d'asile,
Tu vois leurs regards?...
Que ton lion veille, agile,
Sur tes fiers remparts.

Que dans sa tanière neuve
Il protége Anvers,

Près de ces ports où ton fleuve
Berce l'univers.

Que toujours impénétrable,
Intacte toujours,
Tu restes l'abri durable,
L'éternel recours!

Que Dieu sèche la main droite
Qui te frapperait;
Malheur à qui te convoite!
Mort à qui t'aurait!

Et salut, petite terre,
Grande de bonté,
Qui rends si douce et si chère
L'hospitalité!

X

ENTHOUSIASME

X

ENTHOUSIASME

Le soleil est triste et neigeux :
Invoquant sa clarté jalouse,
Dans un parc, sur une pelouse,
Les Turcos ont placé leurs feux.

Et le bûcher est fantastique,
Et sur leurs manteaux pour tapis,

Psalmodiant leurs chants d'Afrique,
Les Arabes sont accroupis.

Ils sont là, graves, immobiles,
Tendant les mains vers cet éclair;
Pauvres nègres! pauvres Kabyles!
La France est froide cet hiver.

La flamme monte et se ravive;
Leurs yeux brillent, joyeux miroirs;
Et les torrents de pourpre vive
Vont ruisselant sur les fronts noirs.

Dans son château, de sa fenêtre,
Notre hôtesse les aperçoit.
Laide, à coup sûr, jeune... peut-être,
Notre hôtesse est tout en émoi,

Et se penchant, les yeux humides,
Vers le capitaine qui dort:
« Ah! monsieur, quels hommes splendides
» Que ces enfants du soleil d'or! »

Le capitaine se réveille :
« Splendides, madame. — Est-ce pas?
» Puis ces poses, quelle merveille!
» Ils sont artistes, ces soldats!

» — Artistes en diable, madame.
» — Et ce grand feu, comme il est fait.
» Ils ont le secret de la flamme!
» — En effet, madame, en effet!

» — Tenez, les voilà qui s'élancent.
» Qui raniment leurs feux... et puis...
» Jesu-Maria, mais c'est qu'ils dansent!
» Oh! ces Turcos sont inouïs!

» Ces beaux chants, cette ronde ardente,
» Tout cela vous trouble à l'excès,
» Et l'on pense à l'Enfer du Dante,
» N'est-ce pas, monsieur? — J'y pensais.

» — On leur donne ce bois, sans doute?
» — Pas le moins du monde. — Ah! vraiment;

» Ils le ramassent sur la route?
» — Encore moins, madame. — Comment?...

» Mais alors... c'est mon bois qu'on brûle!...
» Mais ils me volent mes fagots!
» Mais ils n'ont ni foi ni scrupule!...
» Ce sont des bandits, vos Turcos! »

XI

UNE LEÇON

XI

UNE LEÇON

Le camp des prisonniers est tout au pied du fort,
Les baraques de bois craquent à peine closes;
Et sous le ciel brumeux de ces pays moroses,
La neige tombe drue, et le vent souffle fort.

Puis, par crainte du feu, l'on ne nous chauffe guère,
La lumière, le soir, est défendue aussi;

Ils n'imaginaient pas, se rendant à merci,
Quelle merci c'était, les prisonniers de guerre!

Le matin, l'on partage un pain rare et sans blé,
On partage, le soir, une soupe noirâtre,
Et, las de remuer la pioche et le plâtre,
Sur une paille humide on repose accablé.

Et ce n'est pas, hélas! seulement leurs baraques,
Leurs tentes ou leurs toits, qu'ils construisent le jour :
Le travail de la honte est encor le plus lourd :
Les Français fortifient la Prusse en cas d'attaque.

Ah! combien ont voulu refuser ce travail!
Combien refaisaient mal une tâche mal faite!
Mais l'aiguillon prussien était la baïonnette,
Comme ces malheureux n'étaient que leur bétail.

Un jour qu'on revenait de la triste besogne,
Escortés de geôliers, cruellement choisis,
Baïonnette au canon et cartouche aux fusils,
Un vigoureux enfant de la vieille Bourgogne

Aperçut un Prussien frappant un moribond :
« Marche, lui criait-il, marche, ou je t'exécute! »
Le soldat arracha cet homme à cette brute,
Se retourna terrible, et l'étendit d'un bond.

« Ah! messieurs les Français, nous faisons les rebelles?
» Ils sont bien étourdis ces jeunes étrangers,
» Un peu de plomb rendra leurs cerveaux moins légers.»
Et l'on fit sur les rangs deux décharges mortelles.

« C'est assez! ramenez le reste au campement;
» La leçon leur suffit... » disait le capitaine.
Oui, certe, elle suffit cette leçon de haine :
Nous la savons par cœur, nous la dirons souvent.

XII

BAZEILLE

XII

BAZEILLE

Le blâme qui voudra, moi je l'aime ce prêtre!
Est-ce sa faute à lui s'il perdit la raison,
Si des frissons de haine ont traversé son être,
Lorsque les Bavarois, les poings pleins de salpêtre,
Brûlaient homme par homme et maison par maison?

Ils avançaient ainsi, dévastant le village,
Ne laissant derrière eux que ruine et que mort.
Et qu'importait le sexe, et que leur faisait l'âge!
N'avait-on pas tenté d'arrêter leur passage?
Féroces par calcul, ils tuaient sans remord.

La place de l'Église était encore à prendre,
Mais nos soldats luttaient d'un cœur mal assuré,
Et quelques-uns déjà murmuraient de se rendre,
Lorsque sur le parvis un cri se fait entendre :
« Aux armes! mes enfants! » C'était le vieux curé.

Et, passant sa soutane aux plis de sa ceinture,
Faisant aux paysans signe de l'imiter,
Il ramasse un fusil que la mort lui procure :
Chacun s'arme, chacun s'excite et se rassure,
Et la poudre aussitôt recommence à chanter.

Pif! paf! Les Bavarois s'avançaient en colonne;
Derrière un petit mur on se mit à couvert;
« Feu! commandait le prêtre, et que Dieu me pardonne! »
Les habits bleus tombaient comme les bois d'automne,
Mais leur flot grossissait toujours, comme la mer.

La lutte se finit, hélas ! comme on peut croire,
Mais les fiers Allemands ont regardé, surpris,
Ces paysans couchés sous la muraille noire ;
Ce fut court, mais ce fut assez long pour la gloire :
Le curé de Bazeille est mort pour son pays !

XIII

ILS SONT LA....

XIII

ILS SONT LA....

A MON AMI G. B.

Ils sont là dans le bois sombre,
Toujours forts, toujours en nombre,
Et bien abrités toujours ;
N'ayant clairons ni tambours,
Couverts de silence et d'ombre,
Ils sont là dans le bois sombre.

Ils sont là dans le ravin,
Ne tirant jamais en vain,
Jamais ne levant la tête ;
Et si l'ennemi s'entête,
Cinq contre un, cent contre vingt,
Ils sont là dans le ravin.

Ils sont là dans le village,
Se ruant avec courage
Sur le pauvre paysan.
Ce sont des pleurs et du sang ;
On brûle, on tue, on saccage,
Ils sont là dans le village.

Ils sont là devant Paris ;
Nous trouvant trop peu meurtris
Par la faim et la mitraille,
Leur or paye la canaille,
Nos palais sont des débris.
Ils sont là devant Paris.

Ils sont là dans notre France,
Étouffant notre espérance

Et nous tenant sous leur loi.
O mon pays! souviens-toi.
Souviens-toi de ta souffrance:
Ils sont là dans notre France!

XIV

AU DOCTEUR DOLBEAU

XIV

AU DOCTEUR DOLBEAU

Je ne suis pas de ceux qui, le poing sur la hanche,
Aux efforts du pays ne joindront que leur voix,
Mais si je suis debout et parlant de revanche,
Je n'ai pas oublié, maître, à qui je le dois.

Je n'ai pas oublié la main consolatrice,
La science plus grande encor que la pitié :

Mon être endolori porte sa cicatrice
Moins profonde en ses chairs qu'en mon cœur l'amitié.

Comment je la paierai la dette qui m'engage,
Dieu le sait! Comme il sait aussi si je le veux :
Ma vie est votre fait, ma force est votre ouvrage,
Et votre souvenir se mêle à tous mes vœux.

Car j'attends, car je garde en mon âme française
Ma foi de citoyen, mes haines de soldat;
Ma jeunesse a souffert d'un mal que rien n'apaise,
Le partage du sol, la défaite au combat.

Ah! cette lutte-là vaut bien que l'on s'efforce,
Eux ou nous, France ou Prusse, il n'y va pas de moins!
C'est le duel à mort du Droit contre la Force
Dont les peuples jaloux ne sont que les témoins.

Et la chanson dit vrai, tant pis pour qui la raille!
— Mourir pour la patrie est le sort le plus beau! —
Et si je dois tomber en un jour de bataille,
C'est au sol prussien que je veux mon tombeau.

La revanche est la loi des vaincus ; nous le sommes.
Je la demande à Dieu terrible et sans recours,
Prochaine et sans merci, je la demande aux hommes.
Les chemins les plus sûrs sont parfois les plus courts.

X·V

A LA BAÏONNETTE

XV

A LA BAÏONNETTE

Leur batterie était installée à mi-côte,
Au milieu d'un grand champ, près d'un bouquet de bois
« Enfants, ces canons-là nous gênent, qu'on les ôte ! »
Dit le chef. — Et déjà, sautant dans l'herbe haute,
    Zouaves partaient comme de gais chamois.

« Défense de tirer, vous savez, camarade,
» C'est à la baïonnette, et ça se mange à part ! »

Une salve d'obus acheva la tirade.
« Ventre à terre, faisons honneur à l'ambassade ! »
La mort choisit les siens, et la troupe repart.

En vain, visant cent fois à la calotte rouge,
Le canon prussien tire à coups redoublés ;
Il crache en vain l'enfer contre ces endiablés;
Pas un coup de fusil ne part du champ qui bouge,
Et ces coquelicots s'avancent dans les blés.

O combats sans seconds! O luttes sans pareilles!
Vaincus dont la défaite a meurtri le vainqueur!
Tout à coup le clairon résonne à leurs oreilles,
Ils bondissent légers comme un essaim d'abeilles;
Et leur vol est terrible et leur dard frappe au cœur.

Et les voilà jouant de la crosse et du sabre,
Assommant, égorgeant, tuant... mourant aussi !
Arrachant du timon le cheval qui se cabre,
Et, vivaces danseurs de la danse macabre,
Jetant à pleins poumons leurs éternels lazzi.

Enfin la place est nette et les pièces sont prises.
Un silence profond suivit ce branle-bas;

Mais, lorsqu'on fit alors l'appel des barbes grises,
O compte affreux, rempli de terribles surprises!
Ils étaient neuf, avec dix canons sur les bras.

« Ma foi, dit un sergent, la chose est assez drôle!
» Nous en rirons plus tard, quand nous aurons le temps. »
Puis passant prestement les fusils sur l'épaule,
Ramenant les chevaux avec des coups de gaule,
On les rattelle et puis : « En route, les enfants! »

Ils partirent. La nuit couvrait déjà la plaine.
Quelques sourds roulements grondaient encore au loin
Et prouvant à leurs yeux la victoire certaine,
Tout au pied du coteau, dans la gorge prochaine,
Le feu brillait déjà comme un joyeux témoin.

« Ce sont les compagnons qui nous taillent la soupe.
» Du diable si j'en vais donner ma part aux chiens! »
Il galope riant jusques au premier groupe :
« Hé! les amis! voyez ce qu'on amène en croupe!
» — Wer'st dà! » dit une voix. C'étaient les Prussiens.

XVI

LA COCARDE

XVI

LA COCARDE

Ma cocarde a les trois couleurs,
Les trois couleurs de ma Patrie.
Le sang l'a bien un peu rougie,
La poudre bien un peu noircie;
Mais elle est encor bien jolie,
Ma cocarde des jours meilleurs.

Que j'ai fait de route avec elle,
Toujours content et jamais las!

Que j'ai combattu de combats!
Ils la connaissaient, mes soldats!
Ah! bien des cocardes n'ont pas
Ruban si beau, couleur si belle!

Et maintenant d'où je la tiens?
C'est presqu'un roman, son histoire!
Dieu me garde d'en faire gloire,
Mais elle était, on peut m'en croire,
Elle était sous sa tresse noire:
Je l'ai vue et je m'en souviens.

C'était après trois jours de marches!
Nous arrivions transis de froid,
Cherchant l'auberge de l'endroit;
Mais elle alors nous aperçoit:
« Oh! les Français de peu de foi! »
Elle était debout sur les marches.

Nous approchons tout éblouis.
La maison est blanche et coquette,
Le feu brille, la table est prête:
« Jour d'espérance est jour de fête!

» Entrez, dit-elle, » et sur sa tête
Brillaient les couleurs du Pays.

« Les Français sont chez eux en France;
» Toute la ville vous attend.
» Vous faisiez mal en en doutant. »
Elle riait, tout en parlant,
Elle riait, et cependant
Mes larmes montent quand j'y pense.

Et j'y pense, et je la revois!
Elle était là près de sa mère;
Tout à coup, sur notre prière,
Elle chanta nos chants de guerre.
Et c'était la Gloire en colère
Qui nous grondait par cette voix.

Oh! la bonne et belle Française!
Le grand cœur et les jolis yeux!
Vous demandez, cher curieux,
Si je l'ai prise, audacieux,
La cocarde de ses cheveux?
Moi la prendre, qu'à Dieu ne plaise!

Mais tout pensif, je regardais,
Je contemplais, parlant à peine,
Ce front d'enfant, cet air de reine,
Ces trois couleurs dans cet ébène,
Et je me disais, l'âme en peine :
« Tout cela reste et je m'en vais! »

Le clairon sonne : adieu cocarde!
Adieu chansons... et cependant
« Ah! si je l'avais, ce ruban... »
Et je m'arrêtai tout tremblant.
Mais elle alors si simplement :
« Tenez, dit-elle, et Dieu vous garde! »

Ma cocarde a les trois couleurs,
Les trois couleurs de ma Patrie.
Le sang l'a bien un peu rougie,
La poudre bien un peu noircie;
Mais elle est encor bien jolie,
Ma cocarde des jours meilleurs

XVII

DE PROFUNDIS

XVII

DE PROFUNDIS

Tu l'as bien connu? C'était un grand diable,
Leste comme un cerf et fort comme un bœuf;
Le causeur d'ailleurs le plus agréable...
Il brisait un sou, comme on casse un œuf.

Il vous soulevait un poids fantastique,
Et puis, tout ainsi que s'il n'eût rien eu,

Il allait, venait, comme un vrai moustique..
C'était un gaillard! Tu l'as bien connu

Ce n'était pas lui qui voulait la guerre,
Et je puis jurer qu'il a voté non;
Mais, quand il a vu qu'il fallait la faire,
Il a dit : « Eh bien, qu'ils la fassent donc! »

Que si quelqu'un eut la sottise extrême
D'aller au combat avant d'être instruit,
De prendre un fusil sans voir son système,
Tu l'as bien connu? ce n'était pas lui.

Les Français de France ont la tête prompte;
Mais lui de Marseille est homme de poids,
Il sait qu'on ne meurt jamais qu'une fois,
Et que cette fois vaut bien qu'on la compte.

« D'ailleurs, disait-il, de plus ou de moins
» Qu'est-ce qu'un soldat, dans l'armée immense,
» Dans tous les duels il faut des témoins,
» Nous serons témoins des Français de France.

» Nous ne demandons qu'à les applaudir,
» Nous sommes encor meilleurs que sévères,
» Un peu de victoire est bon aux affaires,
» Et puis triompher fait toujours plaisir.

» Maintenant s'ils n'ont ni force ni chance,
» Si ces gens du Nord se font battre exprès :
» Eh bien ! mais alors reste la Provence !
» Qu'on y vienne un peu, nous serons tout prêts ! »

Effectivement, tout prêt à combattre,
Faisant l'exercice, ayant deux fusils,
Parlant comme trois, criant comme quatre ;
C'était un troupier des plus réussis.

Et quand il apprit qu'aux champs de l'Alsace,
Le dieu des combats nous abandonnait,
S'il n'eût écouté que sa folle audace,
Il allait partir, mais il se tenait.

« Plus tard, disait-il ; je crois que la France
» Sera trop heureuse en me retrouvant ;

» Montrons-nous de loin, comme l'Espérance,
» Et, pour rester fort, gardons-nous vivant. »

Et voilà qu'un soir, au sortir de table,
Cet excellent bon avait bien dîné;
Un farceur, pour qui rien n'est respectable,
S'avance tout brusque et lui dit au né :

Qu'on voit au lointain un bateau qui bouge;
Qu'on le croit prussien, qu'il vient vers le port.
Le pauvre garçon est pris d'un transport :
De blanc qu'il était, il en devient rouge,
De rouge violet, et de violet... mort!

XVIII

L'ÉBAUCHE

XVIII

L'ÉBAUCHE

A JEAN PORTAELS.

C'était avant la guerre, et je t'aimais déjà,
Non de ce sentiment que rien ne présagea,
Qui te mit dans ma vie et qui te rend mon frère,
Mais je t'aimais, j'aimais ta naïveté fière,
Tes leçons de croyance à mon doute moqueur;
Enfin, ami, j'aimais ton génie et ton cœur.

Ce que ton cœur a fait, nul ne peut le redire,
C'est trop beau pour se croire et trop vrai pour s'écrire
Mais, vois-tu, si mon doute est si bien corrigé,
Ce n'est pas la douleur seule qui m'a changé.

Ce dont je parle ici date d'avant la guerre;
Personne n'y songeait, et nous n'en parlions guère,
Quand, un jour, descendant causer à l'atelier,
Je te trouvai si bien en train de travailler
Que je m'assis et pris un livre sans rien dire;
Tu peignais avec rage et presque avec délire.
Enfin, te retournant, les yeux comme ravis :
« Tiens! viens voir, » me dis-tu. — Voilà ce que je vis.

Une plaine sans fin et morne, au sol funèbre,
Dans le ciel un chaos de jour et de ténèbre,
Sous des nuages noirs un soleil empourpré,
Puis, au fond, le combat affreux, désespéré.
Ce sont les Francs joyeux qui luttent sans armure :
On voit à l'horizon, comme une moisson mûre,
Flotter leurs cheveux d'or sur leur front découvert;
Mais sur ce flot d'épis passe un torrent de fer,
C'est le vieux moissonneur Attila qui les fauche.

Ah! maître! qu'elle était terrible cette ébauche!
Et je souffrais. Pourtant ce que je voyais là,
C'étaient les Francs de Gaule et les Huns d'Attila!
Je voyais bien, luttant sous ta main créatrice,
Cette horde en furie et ce peuple au supplice;
Je voyais les efforts de ces fiers insensés
Qui, sûrs de bien mourir, pensent que c'est assez;
Je voyais les forfaits dont le vainqueur se souille,
Les blessés qu'il achève et les morts qu'il dépouille;
Je voyais tout ce sang versé pour tout ce vol,
La peste dans les airs et la faim sur le sol,
La vengeance et le mal, la haine et la ruine,
Tout ce que l'on comprend, tout ce que l'on devine.
Je l'ai vu, j'ai vu même, admirant ton effort,
Ton attaque à la guerre et ta guerre à la mort;

Mais je ne voyais pas, non, que le ciel m'écrase!
Je n'ai pas vu, malgré l'éclair de ton extase,
Que ce que tu peignais c'était, — rêve inouï! —
Nous, les Français d'hier, eux, les Huns d'aujourd'hui.

XIX

CHANSON

XIX

CHANSON

C'est depuis l'aube qu'on marche;
Les hommes n'en peuvent plus ;
Qu'elle est humble, leur démarche:
Qu'ils sont tristes, les vaincus!
La retraite est consommée,
C'en est fini des combats.
Pauvre France ! pauvre armée !
Dieu n'aime pas tes soldats!

Au premier bourg où l'on passe :
« Qu'ils sont pâles ! » a-t-on dit ;
Et d'un accent qui les glace :
« C'est qu'ils ont eu peur, pardi ! »
Alors un pauvre Mobile
Triste et fier se retourna,
Et forçant sa voix débile :
« Il n'a pas peur, le soldat!

» — Peur ou non, dit un brave homme,
» Entrez et buvez un coup,
» Vous êtes Français, en somme...
» — Non, je suis Français surtout,
» Et c'est pourquoi je réclame...
» Dieu bon ! En sommes-nous là
» Si le paysan le blâme,
» Qui donc plaindra le soldat?

» Il a lutté, je vous jure,
» Et si vous doutez encor,
» Tenez ! Est-ce une blessure?
» Et quand j'en parle ai-je tort ?
» Et plus d'un sans en rien dire

» Est frappé qu'on ne voit pas...
» Ah! ce n'est pas bien de rire
» Au passage des soldats!

» Nous fuyons; la chose est triste.
» Mais comment faire à la fin?
» Voilà trois jours qu'on résiste,
» En voilà huit qu'on a faim.
» Avoir froid, on s'habitue,
» On se réchauffe, on se bat;
» Mais ne pas manger, ça tue.
» C'est un homme, le soldat?

» Impuissants à nous défendre,
» Dans les bois qu'ils dévastaient
» Nous pouvions encor nous rendre,
» Et les Prussiens y comptaient.
» Et nous n'avions qu'à les suivre,
» Et le pain cuisait là-bas,
» Mais sans souliers et sans vivre
» Ils ont marché, les soldats.

» Le canon nous fit escorte
» Sans rompre nos rangs meurtris;

» Il vente, il neige, qu'importe!
» La liberté vaut ce prix.
» Et dans ce coin de la France
» Où nous arrivons si las,
» On jette à notre souffrance :
» — Ils ont eu peur, ces soldats! »

» — Ils ont eu faim, c'est moins drôle!
» Pas vous, n'est-ce pas? Tant mieux! »
Et, le fusil sur l'épaule,
Il s'éloigna sans adieux.
Mais déjà dans le village
Les vaincus marchaient au pas,
Entendant sur leur passage :
« Que Dieu garde nos soldats! »

XX

SUR CORNEILLE

XX

SUR CORNEILLE[1]

O France, écoute bien celui-là, c'est Corneille !
Un autre est orateur, poëte, historien ;
Il te forme l'esprit ou te charme l'oreille,
Celui-là, c'est Corneille ! ô France, écoute bien !

1. Stances dites au Théâtre-Français, par M. Coquelin, le 6 juin 1872.

Et si tu veux reprendre et retrouver ta force,
Si tu veux te guérir du coup qui t'ébranla,
Aspire cette séve au cœur de ton écorce:
Sinon, vieil arbre mort, les bûcherons sont là :

Plus d'un l'a beaucoup dit que l'on n'écoutait guère :
Avant d'être abattu, ce peuple est abaissé;
Il méconnaît la gloire; il désapprend la guerre...
Hélas! nous étions un contre trois! — Je le sai,

Mais nous ne croyions plus au cri du vieil Horace,
Mais s'il fut des vaillants qui l'ont osé jeter,
Un groupe de héros n'en refait pas la race,
Et c'est un pauvre peuple où l'on doit les compter!

Le même sang pourtant coule bien dans nos veines.
L'air que nous respirons traverse bien nos bois,
Les vins de nos coteaux et les blés de nos plaines
Mûrissent bien encore au soleil d'autrefois.

Oui, cette terre ardente, et diverse, et fertile,
Bonne à tous les produits, prête à tous les essais,
Ce sol puissant, ces eaux vives, ce ciel mobile,
Tout cela, c'est la France! Où donc sont les Français?

Où donc ce peuple fier de son sang et prodigue,
Que le danger commun trouvait prompt à s'unir;
Ce peuple, qui jetait le défi de Rodrigue,
Et qui, l'ayant jeté, savait le soutenir?

Le devoir et l'honneur, l'héroïsme et la gloire,
Ce faisceau de grandeur aux immortels liens,
Ces mots qui sont la langue et qui furent l'Histoire,
Ces grands mots qu'un Corneille a faits cornéliens,

Quel fou les a raillés de sa lèvre flétrie?
D'où nous vient sur nos dieux ce doute désolé?
Quel être sans famille a nié la Patrie?
Qui donc a dit : « Tu mens ! » quand Corneille a parlé.

Ah ! faiseurs de pamphlets et chercheurs de doctrines,
C'est vous, les impuissants, qui nous avez détruits!
C'est votre esprit qui vient crier sur nos ruines
Ne sois d'aucun Devoir, tu n'es d'aucun Pays!

Ah ! la fraternité des peuples vous enchante?
Eh bien! l'heure est propice à vos enivrements,
Votre chanson est belle et vaut bien qu'on la chante.
Regardez-les passer, vos frères allemands!

Oui, vous avez raison ; c'est hideux le carnage ;
Oui, le Progrès blessé recule et se débat ;
Notre siècle en fureur retourne au moyen âge,
Mais sachons donc nous battre au moins puisqu'on se bat.

Oui, le sort nous a pris de bien chères victimes,
Et Regnault expirant est là comme un remord :
La guerre a de ces coups, la gloire a de ces crimes,
Mais l'égoïsme humain est plus laid que la mort... —

Il est sous le soleil des heures de vertige
Où la vertu d'un peuple hésite et s'interrompt,
Où, couvrant de grands mots l'instinct qui la dirige,
La peur même, la peur n'a plus de rouge au front.

C'est là, c'est au travers de ces époques noires
Qu'un ennemi rampant s'est glissé jusqu'à nous ;
Ses monstrueux anneaux ont étouffé nos gloires,
Et la France enlacée est encore à genoux.

Pauvre France ! que Dieu te protége... et te change !
Ton espoir était fou, que ton deuil soit sensé.
Tu parles déjà haut de l'avenir qui venge,
L'avenir qui répare est-il donc commencé ?

On t'excite, on te plaint, on crie, on te harangue.
Ah ! mon pauvre pays, souviens-toi de Babel !
N'écoute qu'une voix, ne parle qu'une langue,
Quand tu n'as qu'un devoir et que tu sais lequel.

Et quoi que l'on te prouve, et quoi que l'on t'allègue,
Quel discours peut valoir ces trois mots triomphants :
« Meurs ou tue ! » Un soufflet t'a renversé, don Diègue?
Ne pleure pas ta honte, appelle tes enfants !

Et toi, Corneille, toi, Père du grand courage,
Redis-nous ces leçons dont tu formais des cœurs,
Le calme dans l'effort, la haine après l'outrage,
Redis-nous la Patrie, et refais-nous vainqueurs !

XXI

VÆ VICTORIBUS!

XXI

VÆ VICTORIBUS!

La Prusse et les Prussiens ont vaincu l'Allemagne.
Les ruses sont leurs jeux, les pillages leurs biens ;
Ils ont vaincu la France et tiennent sa campagne,
La Prusse et les Prussiens!

Aussi, comme ils sont fiers sur le seuil de la porte!
Comme ils font sur nos maux de joyeux entretiens!

Quels souvenirs elle a, quels espoirs elle porte,
La Prusse des Prussiens !

Comme elle dit : « Laissez passer les rois des hommes,
» Peuples, reconnaissez nos droits patriciens;
» L'univers est à nous, puisque c'est nous qui sommes
» La Prusse et les Prussiens ! »

Eh bien, moi je le hais, ce peuple de Vandales,
De reîtres, de bourreaux,—tous ces noms sont les siens;—
Je le hais, je maudis dans leurs races fatales
La Prusse et les Prussiens !

Que leur roi, consacré tyran par la victoire,
Refoulant le progrès jusques aux temps anciens,
Bâillonne dans leur joie, étouffe sous leur gloire
La Prusse et les Prussiens !

Que la plèbe aux abois s'y déchaîne par meutes;
Que de ces bords du Rhin dont ils sont les gardiens,
Nous puissions voir crouler, sous le feu des émeutes,
La Prusse et les Prussiens !

Que leurs maux soient sans plainte et leurs morts sans prière,
Qu'ils soient chassés du Temple en vrais Pharisiens!
Qu'aucune foi ne guide, et qu'aucun Dieu n'éclaire
La Prusse et les Prussiens!

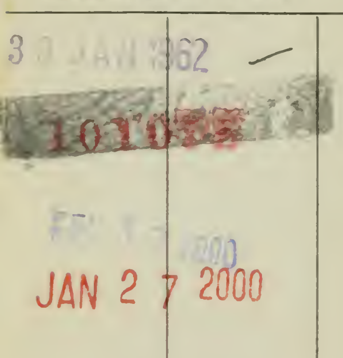
Que le luxe, volé dans nos villes attiques,
Change, sans les former, leurs goûts béotiens;
Qu'elle vive fiévreuse, et qu'ils meurent étiques,
La Prusse et les Prussiens!

Enfin, c'est là surtout le vœu de ma jeunesse,
C'est seul pour quoi je vis, c'est à quoi seul je tiens,
Que la Patrie en deuil se reprenne et ne laisse
Que la Prusse aux Prussiens!

Que tout s'arme contre eux, contre eux que tout conspire
Que, quels que soient le chef, la route et les moyens,
La France et les Français n'aient qu'un seul but : détruire
La Prusse et les Prussiens!

FIN.

TABLE


JAN 2 7 2000


a39003 002543030b